

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Le Président de la République et le Ministre de la Guerre aux armées

Le Président de la République est rentré mardi matin à Paris, revenant d'une nouvelle visite aux armées.

Il est parti samedi soir, accompagné de M. le ministre de la guerre, et s'est rendu d'abord, dimanche matin, au milieu des troupes qui opèrent dans le Nord.

De là, il a gagné la Belgique en s'arrêtant dans un grand nombre de cantonnements.

Il s'est ensuite dirigé par Poperinghe et Vlamentynghe sur Ypres, où il est resté quelque temps; puis, par Woesten, Furnes, Coxige Oost, Dunkerque, il est allé jusqu'à la mer du Nord pour féliciter les soldats qui occupent le front de Nieuport, notamment les zouaves et les fusiliers marins.

Partout, les troupes sont dans un excellent état physique et dans un état moral plus parfait encore. Elles ont manifesté une grande joie de voir au milieu d'elles le Président et le ministre, qui ont vivement complimenté les généraux, les officiers et les soldats.

Lorsque le Président avait envoyé, la semaine dernière, des souhaits au roi des Belges à l'occasion de son anniversaire, il lui avait, en même temps, annoncé sa prochaine visite et le roi Albert avait aussitôt répondu, par télégramme, qu'il serait très heureux de recevoir de nouveau le Président en Belgique.

Le Président est allé, en compagnie de M. Millerand, saluer le roi au grand quartier général belge et a eu avec lui un long et cordial entretien. Il a également rendu visite à la reine.

Il est revenu en France à la fin de la journée de lundi et il a traversé la ville de Dunkerque dont il a passé en revue la garnison et dont la population lui a fait un émouvant et patriotique accueil.

Le Président et le ministre sont rentrés de Dunkerque à Paris par le chemin de fer.

LE FAUSSAIRE BISMARCK

« Je me trouvais à Berlin, et j'attendais un télégramme d'un moment à l'autre. J'avais invité, ce soir-là, de Moltke et de Roon à dîner avec moi, afin de causer de la situation, qui prenait un air de plus en plus menaçant. Pendant que nous étions à table, un long télégramme arriva. Il pouvait avoir environ deux cents mots. Je le lus à haute voix, et la physionomie de de Moltke changea brusquement: son corps se voûta; il eut l'air vieux, cassé et infirme. Il ressortait clairement du télégramme que Sa Majesté cédait aux prétentions de la France.

« Je me tournai vers de Moltke et lui demandai si, en tout état de choses, nous pou-

vions espérer être victorieux. — Oui, me répondit-il. — Eh bien, lui dis-je, attendez une minute. Je m'assis à une petite table, je pris le télégramme royal et je condensai les deux cents mots de la dépêche en une vingtaine, mais sans rien y altérer ni y ajouter (!) C'était le même télégramme. Il était seulement plus court, conçu en termes plus déterminés et moins ambigus.

« Je le tendis, ainsi rédigé, à de Moltke et à de Roon, et je leur demandai: — Et comme cela, comment ça va-t-il? — Ah! comme cela, s'écrièrent-ils, ça va dans la perfection!

« Et de Moltke parut ressusciter. Sa taille se redressa, il redevint jeune et frais: il avait sa guerre, il allait pouvoir enfin vaquer à ses affaires... Et la chose réussit en effet. Les Français furent exaspérés du télégramme condensé qui parut dans les journaux, et quelques jours plus tard, ils nous déclarèrent la guerre. »

MÉMOIRES DE BISMARCK,
recueillis par Maurice Busch.

Paroles françaises

M. René Viviani, président du conseil, a célébré, à la session du conseil général de la Creuse, l'héroïsme des alliés et défini la tâche qu'ils accompliront.

L'Allemagne, a-t-il dit, n'a jamais compté que sur la matérialité des choses. Elle a tout ignoré de l'âme française et elle subit, en ce jour, le châtiment de son erreur. Elle croyait trouver devant elle une nation dissociée et frivole. Elle a rencontré un mur de fer, une héroïque résistance. Elle y a brisé ses meilleurs bataillons. Et voilà que le mur de fer s'est ébranlé et qu'à la fois souple et indissoluble, il s'est avancé sur le front occidental, broyant peu à peu une armée que ses chefs n'avaient pas préparée à des luttes si âpres et si prolongées.

Le Gouvernement de la République, attentif à son œuvre extérieure et intérieure, a fait face à toutes les péripéties de ce gigantesque combat, soutenu par le Parlement, auquel je tiens à rendre un solennel hommage. Et ce n'est pas seulement au Gouvernement que doivent aller vos remerciements, c'est à la nation tout entière, à l'armée issue de son sein et qu'elle a préparée au combat pour le droit, entretenant dans ses enfants le culte de la fierté humaine; à ce peuple de France, digne des générations qui l'ont précédé, digne de celles qui lui succéderont; à cette nation qui ne se laisse ni endormir par l'optimisme, ni abattre par le doute, à la fois équilibrée et ardente, qui a donné comme pendant à l'héroïsme de ses fils une admirable sérénité.

Pas plus que l'Angleterre, la Russie, la Belgique et la Serbie, la France n'a voulu la guerre. Et maintenant, ainsi que je l'ai dit déjà, d'accord avec ses alliés, elle la fera jusqu'au bout. Nous avons la certitude de la victoire, qui sera celle de la justice. Nous

voulons l'Europe libérée, la Belgique libre, la restitution des provinces perdues, l'écrasement du militarisme prussien, puisque la paix du monde est inconciliable avec ses sanglants caprices.

Le discours du président du conseil a été chaleureusement applaudi.

Faits de guerre

DU 9 AU 13 AVRIL

En Belgique, le 9 avril, les troupes belges ont débouché non loin de Driegrachten sur la rive droite de l'Yser et ont installé une tête de pont, pendant qu'une attaque allemande réussissait à occuper un élément de tranchée sur la rive gauche. La lutte d'artillerie s'est poursuivie avec vivacité dans cette région.

Au nord d'Albert, dans la nuit du 11 au 12, l'ennemi a prononcé un mouvement par les deux rives de l'Ancre, contre nos tranchées de Hamel et du bois de Thiepval; il a été repoussé après un combat corps à corps. Des actions d'artillerie ont eu lieu les jours suivants sur l'Ancre, entre l'Oise et l'Aisne et sur tout le front de l'Aisne.

A l'est de Berry-au-Bac, nous nous sommes emparés d'une tranchée allemande.

Les Allemands ont tenté le 8 avril de reprendre le fortin de Beauséjour; vers la fin de l'après-midi, nos guetteurs signalèrent dans les tranchées ennemis un rassemblement. L'attaque se déclancha à l'est et à l'ouest du saillant nord du fortin. Elle était menée, aux dires des prisonniers, par des volontaires appartenant à tous les régiments de la division. Formés en deux compagnies, ils étaient chargés d'entrainer à leur suite les troupes d'assaut.

L'attaque qui déboucha du nord-est fut prise sous le feu de nos mitrailleuses de flanquement et vivement canonnée par l'artillerie. Avant d'avoir atteint leur objectif, les troupes allemandes étaient fauchées. L'autre attaque, au prix de pertes très élevées, parvint jusqu'à la tranchée la plus avancée du saillant face à l'ouest; les Allemands purent y prendre pied et gagner quelque terrain dans le boyau d'accès. Aussitôt contre-attaqués, ils se défendirent péniblement pendant toute la nuit.

Cependant, de nouveaux efforts étaient dirigés contre notre front sur les tranchées situées plus à l'ouest du saillant, mais l'action des feux de notre artillerie et de notre infanterie brisa l'élan des Allemands, qui ne purent atteindre nos tranchées.

Le 9 avril, un bataillon acheva de les chasser de la partie du fortin où ils se maintenaient encore. Quatre cents de leurs hommes au coude à coude étaient serrés dans les étroits cheminements, s'embarrassant les uns les autres. Nos fantassins s'élançèrent sur eux, la baïonnette en avant. De

ceux que les obus avaient épargnés, bien peu, une dizaine seulement, parvinrent à s'enfuir. Nos pertes furent minimes.

Nos adversaires étaient prêts à acheter à un très haut prix un succès tout local. L'échec subi et l'inutile hécatombe achevèrent de démoraliser des troupes que les combats du mois précédent avaient déjà convaincues de la supériorité de nos armes.

En Argonne, pendant la nuit du 10 au 11 avril, nous avons démolî un blockhaus ennemi, conquis 300 mètres de tranchées et maintenu notre gain malgré deux contre-attaques ; ces opérations ont donné lieu à des combats acharnés. La lutte continue d'une tranchée à l'autre à coups de mines, de bombes et de grenades.

Sur les Hauts-de-Meuse, aux Eparges, dans la soirée du 8 avril, nous avons enlevé 1,500 mètres de tranchées, ne laissant à l'ennemi sur le plateau que deux îlots de quelques mètres fortement tenus, il est vrai.

Dans toute la région comprise entre Meuse et Moselle, la journée du 13 avril a été relativement calme ; sur plusieurs points, nos troupes sont parvenues au contact des réseaux de fil de fer de la défense ennemie.

En Lorraine, dans la nuit du 9 au 10 avril, une demi-compagnie qui avait poussé jusqu'au village de Bezange-la-Grande, situé entre nos lignes et les lignes allemandes, a été enveloppée par l'ennemi en forces très supérieures et faite prisonnière.

Dans la nuit du 11 au 12, un dirigeable allemand a jeté sur Nancy sept bombes dont une est tombée près de l'hôpital civil et une autre près d'une école ; deux commencements d'incendie ont été rapidement éteints.

En Haute-Alsace, le nombre des prisonniers faits par nous sur les points sud-est de l'Hartmannswillerkopf, s'élève à 150.

Au nord de Regniéville, nous avons consolidé et légèrement élargi notre position.

Dans la journée du 9 avril, au bois de Mortmare, l'ennemi a poussé quinze attaques pour reprendre les tranchées que nous avions enlevées la veille ; il a été quinze fois repoussé, laissant sur le terrain des monceaux de cadavres. Nous avons ensuite assaut une nouvelle ligne de tranchées ; le lendemain, nous avons encore étendu notre front vers l'est. Mais, dans la nuit du 10 au 11 avril, l'ennemi a réussi à recouper les positions conquises par nous le 9 et le 10. Toutefois, nous restons maîtres de tout le terrain gagné jusqu'au 8 avril inclus.

Dans la région de Flirey, la lutte d'artillerie continue avec violence, mais sans action d'infanterie.

Dans toute la région comprise entre Meuse et Moselle, la journée du 13 avril a été relativement calme ; sur plusieurs points, nos troupes sont parvenues au contact des réseaux de fil de fer de la défense ennemie.

En Lorraine, dans la nuit du 9 au 10 avril, une demi-compagnie qui avait poussé jusqu'au village de Bezange-la-Grande, situé entre nos lignes et les lignes allemandes, a été enveloppée par l'ennemi en forces très supérieures et faite prisonnière.

Dans la nuit du 11 au 12, un dirigeable allemand a jeté sur Nancy sept bombes dont une est tombée près de l'hôpital civil et une autre près d'une école ; deux commencements d'incendie ont été rapidement éteints.

En Haute-Alsace, le nombre des prisonniers faits par nous sur les points sud-est de l'Hartmannswillerkopf, s'élève à 150.

RUSSIE

Officiel. — A l'ouest du Niemen, les combats continuent dans la région de la rivière Chéchoupa.

A Ossovietz et dans la région d'Yadwobno, duel d'artillerie. L'artillerie de la forteresse d'Ossovietz a répondu à l'artillerie allemande,

et une véritable forteresse édifiée sur l'éperon des Eparges ; leurs pertes sur ce point pendant les deux derniers mois s'élèvent à 30,000 hommes.

Les journées des 10 et 11 avril ont été consacrées par nous à l'organisation de la position sans que l'ennemi ait essayé de nous troubler. Dans la nuit du 11 au 12, à quatre heures trente du matin, après une canonnade et une fusillade assez vives, il a dirigé une attaque sur nos nouvelles lignes et il a été repoussé.

Au sud de Saint-Mihiel, au bois d'Ailly, dans la journée du 9 avril, nous avons repoussé trois contre-attaques et conservé le terrain précédemment gagné sur une profondeur de 200 mètres et sur un front de 400 mètres. Dans la soirée du 10, une nouvelle attaque nous a rendus maîtres d'une nouvelle ligne de tranchées, où nous avons pris cinq mitrailleuses et un lance-bombes. Une action d'artillerie très violente est engagée sur ce point.

En Woëvre septentrionale, entre l'Orne et la Meuse, aucun engagement ne s'est produit.

En Woëvre méridionale, de très vives actions ont eu lieu sur tout le front, en dépit de la pluie, de la neige et du vent qui ont fait rage pendant plusieurs jours.

Au bois Le Prêtre, le 11 avril, une avance a été réalisée à la lisière ouest du Quart en Réserve, au cours de laquelle une mitrailleuse a été prise à l'ennemi ; de violentes contre-attaques, dont la dernière s'est produite à vingt heures, ont échoué sous le feu de notre infanterie et de notre artillerie. Dans la journée du 12, nous avons chassé l'ennemi d'un petit élément de tranchée où il avait réussi à se maintenir.

INFORMATIONS NAVALES

Les mines dérivantes.

L'article 1^{er} de la convention de la Haye interdit d'employer des torpilles qui ne déviennent pas inoffensives lorsqu'elles ont manqué leur but. En conséquence, les torpilles sont munies d'un mécanisme spécial assurant leur immersion en fin de parcours.

Or, l'examen des torpilles de sous-marins allemands, retrouvées récemment dans la Manche, a prouvé que le mécanisme d'immersion est systématiquement bloqué de manière à transformer la torpille en mine dérivante. C'est une nouvelle violation du droit international.

Le 11 avril, le croiseur auxiliaire allemand *Kronprinz-Wilhelm* s'est réfugié à Newport-News, où le *Prinz-Eitel-Friedrich* a été récem-

ment interné par les autorités américaines. Il était à court de vivres et de charbon, et une sérieuse épidémie de béri-béri sévissait parmi son équipage. Il avait à son bord les équipages des vapeurs anglais *Tamar* et *Daleby*, récemment capturés et détruits par lui. On pense que le gouvernement américain agira vis-à-vis de ce bâtiment comme il l'a fait pour le *Prinz-Eitel-Friedrich*.

Si le *Kronprinz-Wilhelm* finit interné comme son complice, les mers seront complètement débarrassées de corsaires allemands.

Le 12 avril, avec le concours d'hydravions français, le cuirassé français *Saint-Louis* a bombardé, dans le voisinage de Gaza, un campement turc important.

M. Louis Barthou à la Sorbonne

La dernière des « matinées nationales » (première série), a eu lieu à la Sorbonne, en présence d'un très nombreux auditoire. M. Louis Barthou, ancien président du conseil, a prononcé à cette occasion un éloquent discours qui lui a valu de longues ovations. Nous avons grand plaisir à citer les passages que voici de cette émouvante allocution :

L'Allemagne, dès le début de la guerre, nous a donné une image tangible de ce qu'elle était. Les soldats en Lorraine, levaient les bras dès qu'ils apercevaient les nôtres. Ils criaient : « Kamarades ! Confiant, nous avançons, et alors le rideau vivant s'écartait et les mortelles mitrailleuses accomprenaient leur œuvre. C'est cela que, pendant vingt ans, toute la nation allemande a fait. Derrière le rideau des congrès, elle préparait son matériel de guerre, ses bombes, ses pastilles incendiaires, ses balles explosives et tout cet arsenal infernal dont l'usage montre que, pour ce peuple de bandits, il n'y a pas de limites dans l'ignominie et la cruauté.

Puis l'orateur ayant fait l'éloge de plusieurs généraux de nos armées, poursuit en ces termes :

Où sommes-nous ? Et que vont faire ces chefs admirables ? Je puis le dire sans crainte. Les Allemands écrivent que leur heure viendra. J'affirme, je jure que notre heure est venue. La poussée invincible est commencée, l'heure de la victoire est proche.

Cette victoire, il nous la faut : nous ne traînerons que lorsqu'elle sera complète. Il n'est pas un Français conscient des destinées de son pays qui puisse vouloir une paix boiteuse. Comment ! Ce serait en vain que le meilleur du sang français aurait couru, ce serait en vain que les mères pleureront leur fils ? Et nous n'aurions pas pour panier les meurtresses ingénierables de notre cœur la pensée qu'au moins la patrie profitera de nos sacrifices ?

Notre tâche aura été rude, mais le gain sera fort. La guerre nous aura fourni une grande et utile leçon. C'est des tranchées, où voisinent le riche et le pauvre, le patron et l'ouvrier, c'est du champ de bataille où la mort est égale pour tous que nous viendra la véritable formule de pacification sociale.

INFORMATIONS OFFICIELLES

INTERDICTION DU COMMERCE AVEC L'ENNEMI. — Est également promulguée la loi interdisant aux Français d'entretenir des relations d'ordre économique avec les sujets d'une puissance ennemie.

Quiconque conclura ou tentera de conclure, exécuera ou tentera d'exécuter, soit directement, soit par personne interposée, un acte de commerce ou une convention quelconque, soit avec un sujet d'une puissance ennemie ou avec une personne résidant sur son territoire, soit avec un agent de ce sujet ou de cette personne, sera puni d'un emprisonnement d'un an à cinq ans et d'une amende de 500 à 20,000 francs, ou de l'une de ces peines seulement.

Le numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Une revue militaire à Paris. — Une belle solennité militaire a eu lieu samedi matin sur l'esplanade des Invalides. Le général Cousin, commandant la 165^e brigade d'infanterie territoriale, a passé en revue les 29^e et 30^e régiments de cette armée.

Rallier du Baty et ses sept compagnons se regardèrent sans dire un mot. Ils s'étaient compris.

Le chef confia la *Curieuse*, trop lente, à l'arsenal de Sydenham, et prit passage pour lui et tout son monde, à bord du premier paquebot. Et les huit braves, dès leur arrivée, se sont enroulés à Dunkerque.

A dix heures, cinquante tambours et clairons battant et sonnant le « Garde à vous », le colonel commandant le 29^e s'est porté au-devant du général Cousin, qui arrivait suivi de son état-major. Puis la revue a commencé aux sons de la *Marseillaise* jouée successivement par les musiques des deux régiments. Les troupes se sont ensuite massées face aux Invalides et le défilé a commencé.

La dislocation ayant eu lieu boulevard de La Tour-Maubourg, les deux régiments ont pris, en ligne en tête, le chemin de leurs casernes.

Le soldat Collignon. — Le général Malleterre, notre éminent collaborateur, a rappelé avec émotion dans quelles circonstances il reçut l'engagement de M. Collignon, ancien secrétaire général de la présidence de la République, conseiller d'Etat, qui est tombé grièvement en Argonne.

Chez Tommy. — Un de nos frères est allé rendre visite aux *Tommies*, sur le front.

« Leur allure, dit-il, ne trahit ni fatigue ni dépression. En voici qui chantent. Plus loin, dans la nuit, une compagnie entière siffle en chœur : c'est en effet la coutume des *Tommies*, qui goûtent les frites mieux que les clairons. Je prête l'oreille. Cet air de marche, dont le rythme tranquille rappelle celui de *Tipperary*, est tout bonnement la *Marseillaise*. Toute la gauche du bataillon répète de la même manière le vieux chant révolutionnaire devenu hymne anglais, et qui leur donne à tous du cœur au ventre. Il y a même dans les derniers rangs un point qui joue la *Marseillaise* sur un accordéon. Autour de lui, on tend le jarret.

... A l'ambulance, l'autre jour, on amène un *Tommy* qui avait une balle dans le poumon. Il était radieux.

— Ça m'est égal de claquer, déclarait-il, aujourd'hui j'ai rigolé tout mon saoul. Ce que j'ai rigolé !

Contre les fleurs de France. — Les compagnies se disputaient, les soldats l'entouraient et le saluaient.

C'est en voulant porter secours à un camarade blessé que Collignon fut atteint d'un état d'obscurité, qui lui trancha la carotide. Il eut encore le temps de prononcer quelques paroles, des paroles de vaillance : « Continuez, mes enfants, j'aurais voulu voir la victoire, adieu ! »

Ajoutons que M. Collignon avait traduit en français, sous la signature de Colli, le célèbre *Professor Knatschke*, que Hansi avait d'abord publié dans la langue même de son personnage boche.

Le journal allemand proteste contre cette importation : « Nos fleuristes, dit-il, pourraient parfaitement suffire aux besoins malgré le manque de bras ; des milliers de fleurs éclatent chaque jour en Allemagne, et cependant notre bon argent allemand part pour des pays étrangers et ennemis. Il est vrai que les fleurs françaises sont à meilleur marché que les nôtres, mais peut-on les comparer aux nôtres comme fraîcheur, parfum et durée ? »

Ces pauvres oeillets et mimosa de la Côte-d'Azur, tout le monde sait bien qu'ils n'existent pas, à côté des magnifiques fleurs du Brandebourg ou de la Poméranie !

Plaintes d'un portier allemand. — La *Deutsche Portier Zeitung* (Journal des portiers d'hôtel allemands) publie les impressions d'un portier qui fait campagne en Russie :

« Ce n'est pas, écrit cet excellent Boche, aussi facile qu'on pense, une guerre comme celle-là, où l'on a l'ennemi de tous les côtés. Quant on croit qu'on a battu les Russes à un bout, aussitôt ces diables-là reparaissent à l'autre bout avec des forces supérieures ! Moi je suis relativement favorisé ; mais les camarades dans les tranchées doivent rester debout, et ils gèlent ; et quelque fois même ils jettent ! »

Dans l'accalmie de 1810, Bessières, devenu duc d'Istrie depuis 1807, séjournait dans sa propriété de Grignon, quand l'empereur vint faire un court séjour chez lui avec le roi de Bavière, les reines de Naples, de Hollande, la grande-duchesse de Bade, Berthier et d'autres maréchaux.

L'aide de camp de Bessières, le colonel Baudis, a donné de curieux détails sur ce

Bessières, duc d'Istrie

Le maréchal Bessières figure le dernier sur la liste des maréchaux d'empire de 1804. Il y représente la garde personnelle de Napoléon, le dévouement intelligent, sans limites, à l'empereur et aux devoirs, la sûreté des conseils, comme la vaillance sur le champ de bataille.

Tout en étant d'un dévouement absolu à l'empereur, Bessières sut conserver vis-à-vis de son souverain une attitude pleine de dignité. Il fut toujours son ami respectueux, fidèle, jamais son courtisan. Aussi fut-il un des rares hommes que Napoléon écoutait.

« Bessières a vécu comme Bayard ; il est mort comme Turenne », a écrit dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*, Las Cases, reflétant la pensée de l'empereur.

La duchesse d'Abancourt, dont il est toujours bon de peser les appréciations, surtout quand elles sont malveillantes, est pleine d'indulgence pour Bessières, et en fait un portrait qui doit être vrai : « Il avait alors trente-trois ans, il était plus grand que Lannes, comme lui il était du Midi, et son accent ne laissait aucun doute à cet égard. Il avait de belles dents, des yeux qui louchaient un peu à la Montmorency, sans que cela fût désagréable, et une tourture qui était plutôt bien que mal. Mais, comme Lannes, il avait la manie de la poudre, il portait ses cheveux longs et poudrés de chaque côté de la figure, et par derrière une queue longue et mince... »

Ailleurs, la duchesse d'Abancourt ajoute qu'il était franc, bon, charitable. « Dans la garde, il était comme le frère adoptif de chacun de ses soldats. Jamais sa porte n'était fermée pour eux : « Je suis sorti de leurs rangs, disait-il souvent, je ne dois pas oublier ». Et il ne l'oubliait pas, sa bonté était proverbiale. Aussi obtint-il tout ce qu'il voulait de ses soldats, et a-t-il beaucoup contribué à faire de la garde cette troupe d'élite incomparable ».

A Marengo, il se conduisit très vigoureusement à la tête de la cavalerie de la garde consulaire, et au retour de la campagne, dans la triomphale fête du Champ-de-Mars, c'est lui qui présenta à Paris les drapeaux pris sur l'ennemi dans cette mémorable campagne de 1800.

Il était à la tête de la garde, comme maréchal d'empire, dans les campagnes d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna. Dans la campagne de Pologne, il commandait un corps de cavalerie, composé de la cavalerie de la garde et d'autres régiments, et battit les Prussiens, en montrant la plus grande vigueur, à Bientzun, le 23 décembre 1806. À Eylau, il intervint vaillamment, brillamment, pour compléter le succès de la fameuse charge de son ami Murat.

En 1809, Murat est retenu dans son royaume de Naples. C'est Bessières qui commande la réserve de cavalerie de la « Grande Armée », et il joue un rôle brillant dans la marche sur Vienne, puis dans les deux journées d'Essling. À Wagram, au plus fort de la journée, il fait charger énergiquement la cavalerie de la garde ; il est atteint par un boulet qui tue son cheval et le renverse, grièvement blessé à la cuisse. « Oh ! le beau boulet, Bessières, lui dit affectueusement l'empereur, en le revoyant, il a fait pleurer ma garde. »

Dans l'accalmie de 1810, Bessières, devenu duc d'Istrie depuis 1807,

séjour et sur l'attitude originale de l'empereur. Dès son arrivée, il chassa, tua, manqua beaucoup les faisans du maréchal; puis, après avoir travaillé dans son cabinet jusqu'au dîner, il fut taquin pour tout le monde, plaisantant le maréchal, grondant ses officiers, forçant le roi de Bavière et la maréchale Daoust à danser, sur l'air qu'il affectionnait et qu'il fit jouer toute la soirée. C'était la détent des nerfs.

Le lendemain, il fut gai, charmant, gracieux pour tout le monde. Puis, le surlendemain, il brusqua le départ et mit toute la cour sens dessus dessous.

En 1813, après avoir réformé la garde impériale, Bessières était en Allemagne, dès le début des opérations. En allant faire une reconnaissance pour aider Ney qui venait de prendre Rippach, dans les premiers combats, il vit tomber à ses côtés, emporté par un boulet prussien, un jeune sous-officier des chevau-légers de la garde qui l'accompagnait. Sa reconnaissance terminée, il revint vers l'endroit où était tombé le sous-officier, pour « le faire enterrer et éviter de laisser prendre à l'ennemi, dès le début des opérations, un trophée comme celui d'un sous-officier de la garde ». Pendant qu'il remplissait cette pieuse mission, il fut coupé en deux par un boulet tiré par la même batterie prussienne qui avait tué le pauvre Polonais.

La garde et l'armée pleureront le vaillant maréchal. L'empereur fut profondément attristé par la mort de son « fidèle, inséparable ami ». Il décida qu'on lui élèverait un monument, non loin de celui de Gustave-Adolphe, tue en combattant dans ces mêmes plaines de Lutzen.

Général ZURLINDEN.
(Napoléon et ses Maréchaux.)

Le Retour du général Pau

Le général Pau a terminé son importante mission. Comme à Athènes, à Bucarest, à Sofia, à Pétrograd, à Rome, la réception qu'on lui a faite en France a été grandiose et enthousiaste. Elle a été particulièrement chaleureuse lors de son passage à Nice.

Dans l'assistance se trouvait l'abbé Crépeaux, officier de la Légion d'honneur, curé de la paroisse Notre-Dame de Nice.

L'abbé Crépeaux fut jadis un brillant colonel. A la Flèche, il était le condisciple du général Pau.

Les deux amis, en se retrouvant, se donnèrent une affectueuse accolade et l'abbé demanda à brûle-pourpoint au général :

— Et la pipe ? As-tu ta pipe ?

Le général tira alors de sa poche une superbe pipe, des mieux culteuses.

— Et toi ? demanda-t-il.

Le curé sortit, lui aussi, une pipe absolument identique à celle du général.

A Paris, où le général est arrivé lundi matin, la manifestation a été splendide. Bien avant l'heure de l'arrivée du train, une foule considérable avait envahi la gare de Lyon. Sur le quai d'arrivée se trouvaient les représentants du ministre de la guerre, du gouverneur militaire de Paris, plusieurs généraux et un grand nombre de personnalités parisiennes.

Dès que le train entra en gare et que le général Pau, en tenue civile, apparut à la portière du wagon, des cris retentirent : « Vive le général Pau ! Vive la France ! Vive l'armée ! »

A l'extérieur de la gare, la manifestation prend encore un caractère plus magnifique et qui devient tout à fait touchant quand, par une heureuse coïncidence, le général se trouve en face des conscrits de 1916 arrivés pour se rendre à leurs régiments.

« Vive le général Pau ! » crirent les jeunes gens, qui aussitôt entonnent la Marseillaise :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

L'émotion est grande.

Le glorieux soldat de 70 se découvre. Quand

l'hymne national est terminé, il s'avance vers les conscrits et, d'une voix vibrante, crie :

« Vive la classe 16 ! Vive la France ! »

« Vive la France ! », répéte la foule.

Le général a fait à un de nos confrères la déclaration suivante :

« lorsque je suis parti, ma confiance en nos alliés, certes, était complète, et je ne doutais pas de l'aide puissante qu'ils allaient nous apporter. Mais, maintenant, après tout ce que j'ai vu là-bas, cette confiance s'est encore accrue et je reviens avec la certitude la plus absolue de la victoire et de l'écrasement définitif de nos ennemis. »

« Poilu » et « Boche »

Poilu n'est pas un néologisme. En outre, c'est le nom que nos braves soldats se sont donné eux-mêmes. Depuis six mois, sur un front de 400 kilomètres, des milliers d'hommes vivent dans les tranchées, une vie souterraine et surhumaine : il pleut, il neige, il gèle ; les balles sifflent, les marmites éclatent, l'air est chargé de probabilités mortelles et ces hommes disent simplement : « Nous laissons pousser notre barbe. » C'est admirable !

Ecrire l'histoire de la grande guerre sans écrire le mot de poilus sera chose impossible. Peut-on écrire l'histoire des guerres napoléoniennes sans écrire le mot de grognards ? Poilus et grognards fraternisent désormais dans l'épopée française : ceux-ci ont eu Raffet, ceux-là ont Forain.

Aujourd'hui, la femme la plus délicate, la plus « petite bouche », la plus « pruneau de Tours », la plus « niflette », comme on dit aux environs de Grenoble, la Parisienne la plus fine ne balance pas à dire « mon poilu » en parlant d'un époux ou d'un frère qui est au front, même s'il se rase chaque jour, comme Stanley dans le désert, ou bien s'il se rase quelquefois, comme ce jeune lieutenant d'artillerie qui écrivait à sa maman : « Ça va très bien ce matin ; il fait du soleil et je peux enfin me raser, n'ayant qu'une jambe dans l'eau, devant une petite glace attachée à la queue de mon cheval. »

Une gentille Française dira encore « mes poilus » en parlant des braves dont elle n'a

jamais vu, poilu ou non, le visage, mais qu'on lui a signalés parce qu'ils ne reçoivent jamais de lettres ni de douceurs, et à qui elle adresse des pages pleines d'amitié et des colis où le chocolat donne la main aux rillettes, et les rillettes au tabac, si j'ose dire.

Acceptons donc ce mot de poilu, prononçons-le, puisque, synonyme de héros, il est entré dans l'histoire. Le rejeter, « ça ne serait pas dans le filon », comme ils disent volontiers, ces mêmes poilus.

Quant au mot « Boche », il existait aussi avant la grande guerre ; on ne le rencontra pas, il est vrai, dans les dictionnaires, mais il était dans le langage populaire. On ne paraît pas s'accorder sur son étymologie. Il semble bien que ce mot Boche est l'abréviation d'une contraction.

Par contraction violente, Allemand et ca-boche donnent Alboche ; de même automobile et omnibus donnent autobus. C'est bien dans le génie de la langue, dans son esprit de vitesse, dans son goût du rac-courci.

En France, nous ne nous montrons pas amis de l'agglutination et des longs mots composés. Pour dire gens-à-tête-carrée-étendre-qui-habillent-l'Allemagne, le peuple dit Alboches ; bien plus, cela lui semble encore trop long, et il dit Boches tout court.

Ainsi, il a trouvé un mot parfait, qui satisfait à la fois l'œil et l'oreille, qui fait image et onomatopée.

Boche ? c'est le bruit que produirait un

homme trop gras sautant à gros pieds joints dans le sang et la boue. Boches, ce sont les Barbares savants, diplômés, les cuistres assassins, les pédants espions, les professeurs conquérants et les docteurs sanguinaires ; Boches, ce sont des soldats et des officiers qui tuent les femmes, les enfants et les vieillards ; qui mutilent, torturent, incendent, pillent, salissent, violent, volent, cambriolent dans une large vague de souffrance, de stupre, de sadisme et de scatalogie ; ce sont des chefs qui emmènent les populations en captivité, ou les placent, comme un rideau protecteur, devant leurs troupes ; ce sont des généraux qui, de n'avoir pas réussi, se vengent sur des cathédrales, des hôtels de ville ou des hôpitaux, sur tout ce qui est beauté ou pitie ; Boche, c'est un von Heeringen, qui, à chaque fois qu'une de ses attaques ou contre-attaques a été repoussée, fait bombarder la cathédrale de Reims, comme un pauvre enfant rageur, après une correction méritée, va dans le salon de ses parents, et, pour se venger, brise quelque objet de prix ; Boches, ce sont les guerriers qui achèvent les blessés, lancent du vitriol au visage de leurs ennemis ou du liquide enflammé dans les tranchées ; Boches, ce sont les aviateurs qui attaquent sur Notre-Dame de Paris ; dernièrement encore, ce sont les marins qui, ayant coulé le Falaba, rient et accablent de leurs lourds sarcasmes des femmes et des enfants qui se noient. Sur terre, sur mer ou dans l'air, les Boches, ce sont les auteurs des pires forfaits.

Continuons donc à les appeler Boches. Alors si l'Académie, dans une séance exceptionnelle, pouvait revenir à la lettre B, je demanderais volontiers que ce mot Boche figurât dans le dictionnaire, et, aussi, tous ses dérivés : Bochie, que les petits enfants ont formé avec leur logique simple, serait le pays des Boches ; bochisme, serait l'ensemble des méthodes, des théories et des doctrines de la kultur boche ; bocheries, et, dans certains cas, bochonneries, seraient les applications et les procédés, mensonges, espionnage, traités déchirés, viols, assassinats et autres délitaines, auxquels mènent forcément ces théories et ces doctrines.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

La disette en Allemagne

Voici une série d'extraits de lettres trouvées sur des prisonniers, qui confirmant ce que nous avons déjà dit sur la situation critique de l'Allemagne au point de vue économique :

21 février. — Maintenant, avec les quelques marks que je touche, je ne puis plus acheter grand'chose ; tout est hors de prix... Quand finira cette guerre ?... Antoine m'écrit qu'elle durera jusqu'à ce que la famine soit complète...

4 mars. — ...Ah, mon cher Henri, si seulement le bon Dieu voulait avoir pitié de nous et mettait fin à cette épouvantable guerre ! Si la guerre dure encore longtemps, ce sera la famine en Allemagne, surtout si, au printemps, les pommes de terre sont épulées.

15 mars. — ...Je ne crois pas que la guerre puisse encore durer longtemps, sans quoi, nous risquons d'être affamés...

Charlottenbourg. — Nous nous disons : Que sortira-t-il de tout cela ? Cela ne peut continuer ainsi ; on ne recoupe de pain qu'en échange de tickets. Pas de pommes de terre ; on n'arrive pas à s'en procurer, on n'en trouverait pas dans tout Charlottenbourg. Qui ne verront pas encore si la guerre dure longtemps ? Nos soldats ont pris plus d'un million de Russes et ceux-ci ont faim. Quand on pense à tout ce qu'ils mangent en un jour et à ce que cela coûte ! Tous nos vivres y passeront et l'on dit ici que la guerre durera encore jusqu'à l'été.

Hildesheim. — Mon cher Henri, nous avons

toi un pain effroyable ; on est malade quand on en mange ; le prix en augmente, le poids en diminue et ça va renchérir encore. Mon cher Henri, impossible de trouver actuellement du saindoux ; si j'en veux avoir une pauvre demie, il faut que je course par toute la ville... »

Une fabrique de potasse, dont le siège est à Westeregeln (Saxe), publie, à l'usage de ses correspondants et de ses filiales, une revue économique où la situation est dépeinte sous des couleurs assez sombres. On en jugera par cet extrait :

A vrai dire, dans les familles nombreuses et qui n'ont que de faibles provisions de pommes de terre et de viande, il va y avoir un temps difficile à passer. Aussi entend-on beaucoup de gens se plaindre et déclarer qu'en présence du renchérissement des principales denrées, ils ne peuvent plus se tirer d'affaire. Ils oublient que nos frères, là-bas sur le front, manquent du nécessaire, qu'ils doivent se nourrir de pain sec, dormir sur la dure et se battre sans répit, la mort devant les yeux. Ils oublient enfin que le peuple allemand et nous-mêmes nous ne sommes pas entièrement innocents de cette guerre, et que nous devons la regarder comme une épreuve méritée qui nous est imposée.

Retenons cet aveu : « Nous ne sommes pas entièrement innocents de cette guerre. Jusqu'ici la presse allemande tout entière avait affirmé le contraire. La vérité serait-elle en marche ?

Dialogues boches.

TRENTE ET TRIESTE

J'ai trouvé l'empereur François-Joseph d'humeur sérieuse, mais résolu et plein de confiance. — (VON DER GOLTZ, dans la Nouvelle Presse libre)

Un salon de la Hofburg. Sa Majesté est installée dans un chariot à roulettes. Sa tête est ceinte d'un bourselet marqué au chiffre impérial et royal. Autour d'Elle, quelques soldats de plomb. Près de la fenêtre, la gouvernante lit.

UN HUSSIER (annonçant). — M. le général von der Goltz.

VON DER GOLTZ. — Permettez, sire, qu'avant de regagner la Turquie, je vous offre mes hommages et vous complimente...

FRANÇOIS-JOSEPH. — Trente !

VON DER GOLTZ. — Sire, je proteste...

FRANÇOIS-JOSEPH. — Trieste !

LA GOUVERNANTE (intervenant). — Sa Majesté est un peu dure d'oreilles.

VON DER GOLTZ (plus haut). — Sire, la santé de Votre Majesté me paraît excellente.

FRANÇOIS-JOSEPH. — Trente !

LA GOUVERNANTE (confidemment). — Voyez-vous, c'est l'heure de sa sieste.

FRANÇOIS-JOSEPH. — Trieste !

LA GOUVERNANTE (impatiente). — Il n'est pas question de cela, voyons ; le général vous présente...

FRANÇOIS-JOSEPH (avec énergie). — Trente !

VON DER GOLTZ. — Il est manifeste...

FRANÇOIS-JOSEPH. — Trieste !

LA GOUVERNANTE. — Oh ! je suis mécontente...

FRANÇOIS-JOSEPH. — Trente !

VON DER GOLTZ. — J'atteste...

FRANÇOIS-JOSEPH. — Trieste !

VON DER GOLTZ. — Laissez, madame ; cela pourra durer longtemps. Je suis un peu pressé. Il est inutile que je tente...

FRANÇOIS-JOSEPH. — Trente !

VON DER GOLTZ (levant les bras au ciel, s'enfuit épouvanté).

JEAN PRADELLE.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

LES CROQUIS DE L'ILLUSTRATION par HENRIOT.



— Alors... vraiment... malgré toute l'affection que j'ai pour vous... jamais un mot d'espoir.

— Mais si.

— Quand donc ?

— Quand on appellera votre classe !



— Ce blessé est plus souffrant...
— De sa blessure ?
— Non, madame, non... vous lui avez donné une indigestion de bonbons et de chocolat !



— Je m'y connais, n'est-ce pas, mon cher confrère... eh bien, parole d'honneur, j'ai péché ici hier un poisson de mer.

— Pas possible.

— Un réfugié, quoi... la vie n'est plus possible avec ces sales sous-marins boches.

LA CUISINE DU TROUPIER

Carbonnade de bœuf à la lyonnaise.

Couper le bœuf en tranches minces et aplatis ces tranches aussi finement que possible. Éplucher quelques oignons, les couper en tranches fines.

Faire chauffer dans la gamelle un peu de saindoux (ou lard en bande coupé en petits morceaux carrés), faire rissoler les tranches de bœuf après les avoir salées et les retirer de la gamelle.

Faire blondir les oignons et remettre les tranches de bœuf dans la gamelle, en ayant soin de les placer par couches successives et saupoudrer chaque couche d'une forte cuillerée de chapelure (pain de guerre réduit en poudre).

Mouiller avec un peu d'eau et veiller à ce que la viande baigne

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Divisions territoriales et de réserve.

Sergent SARTRE, 28^e d'infanterie : s'est bravement élancé le premier dans une tranchée allemande, poursuivant énergiquement l'ennemi qui s'enfuyait.

Sergent CALENDINI, 29^e d'infanterie : tué à l'attaque d'un château en entraînant ses hommes avec le plus bel élan.

Soldat CAVAILLE, 28^e d'infanterie : a vigoureusement sauté dans une tranchée ennemie, porté secours à son sergent assailli par 3 Allemands, en a tué un et mis les autres en fuite.

Soldat GABRIAC, 28^e d'infanterie : placé derrière l'appui d'une fenêtre, au milieu des débris d'une maison conquise et sur laquelle l'ennemi tirait sans relâche, a fait preuve du plus grand calme et de la plus grande bravoure, en effectuant sans interruption pendant quatre heures un tir lent et ajusté, à côté des camarades qui tombaient près de lui, sans jamais bouger de place, alternant le tir d'une cartouche avec le placement de quelques briques pour organiser son abri; a dû être retiré de cet emplacement rendu sourd et les yeux tuméfiés par le claquement des projectiles et les éclats de briques.

Sergent DURBAN, 28^e d'infanterie : étant employé comme agent de liaison du commandant de la compagnie, a fait preuve du plus grand courage en portant les ordres données sous le feu et particulièrement le 16 octobre, où il a été blessé à la main.

Sergent BARBE, 28^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage, le 16 octobre, en disant à son frère qui venait d'être blessé à côté de lui : « Ce n'est rien ». A continué le feu jusqu'à ce qu'il ait été blessé lui-même.

Colonel COMTE, 28^e d'infanterie : a, par son sang-froid et son courage, rétabli une situation compromise au combat du 19 août et maintenu sa position jusqu'à l'arrivée des renforts.

Adjudant WILLEMS, 27^e territorial : chef du groupe franc du 27^e rég. territorial, a pris part à un coup de mainhardi de nuit, le 21 novembre, est tombé grièvement blessé face à l'ennemi devant les tranchées allemandes.

Sergent JEAUNEAU, 27^e territorial : volontaire déterminé d'un groupe franc, donne depuis le début de la campagne, l'exemple du courage et de l'énergie et a vigoureusement entraîné ses hommes dans l'exécution d'un coup de mainhardi de nuit.

Caporal MICHELET, 27^e territorial : volontaire déterminé d'un groupe franc, donne à ses hommes l'exemple du courage et de l'entraînement, blessé grièvement à la tête de sa compagnie qu'il portait en première ligne, après un bond en avant.

Sous-lieutenant de réserve EHRBAR, 28^e d'infanterie : n'a cessé de donner à sa compagnie une impulsion offensive depuis le commencement d'octobre dans le poste qui lui a été assigné, a constamment gagné du terrain en avant et poussé ses premières tranchées jusqu'à 150 mètres des tranchées allemandes, faisant toujours preuve de la plus grande bravoure et du mépris complet du danger.

Caporal fourrier JOUSSET, 29^e d'infanterie : parti en patrouille, s'est approché d'une sentinelle ennemie, l'a tuée. Est allé ensuite prendre le croquis des tranchées ennemis.

Adjudant CHIDE, 28^e d'infanterie : blessé au moment où il entraînait sa section en avant dans la nuit du 14 au 15 octobre, a refusé tous les soins en disant à ses hommes : « Ne vous préoccupiez pas de moi, c'est aux tranchées allemandes qu'il faut aller. »

Sergent LOUBES, 28^e d'infanterie : a entraîné sa demi-section malgré le feu persistant de l'artillerie et a été blessé dans le mouvement en avant, le 15 octobre.

Sergent DOURLIES, 28^e d'infanterie : blessé le 15 octobre au moment où, sous les obus et le feu d'une mitrailleuse, il entraînait sa demi-section à l'assaut. A refusé de se laisser panser et n'a consenti à quitter le champ de bataille que lorsque ses forces ne l'ont plus permis de continuer à combattre.

Sergent RAYNAUD, 28^e d'infanterie : ayant eu son chef de section blessé et un autre sous-officier et deux caporaux de sa section tués, a assuré, durant toute la nuit, le commandement de la section et a ainsi contribué à repousser une vigoureuse attaque de l'ennemi qui s'enfuyait.

Caporal ROQUES, 28^e d'infanterie : tué le 15 octobre, au moment où il entraînait son escouade en avant, en terrain découvert et sous le feu d'une mitrailleuse.

Sergent CARRIE, 28^e d'infanterie : n'a cessé de faire preuve depuis le début de la campagne de beaucoup d'audace et d'un dévouement à toute épreuve. A notamment secondé son sous-lieutenant dans une patrouille faite le 7 décembre, au cours de laquelle il atteignit le premier la voie ferrée, en refoulant une patrouille ennemie qui a perdu 6 hommes sur 8.

Sergent DURBAN, 28^e d'infanterie : étant employé comme agent de liaison du commandant de la compagnie, a fait preuve du plus grand courage en portant les ordres données sous le feu et particulièrement le 16 octobre, où il a été blessé à la main.

Sergent BARBE, 28^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage, le 16 octobre, en disant à son frère qui venait d'être blessé à côté de lui : « Ce n'est rien ». A continué le feu jusqu'à ce qu'il ait été blessé lui-même.

Colonel COMTE, 28^e d'infanterie : a, par son sang-froid et son courage, rétabli une situation compromise au combat du 19 août et maintenu sa position jusqu'à l'arrivée des renforts.

Adjudant WILLEMS, 27^e territorial : chef du groupe franc du 27^e rég. territorial, a pris part à un coup de mainhardi de nuit, le 21 novembre, est tombé grièvement blessé face à l'ennemi devant les tranchées allemandes.

Sergent JEAUNEAU, 27^e territorial : volontaire déterminé d'un groupe franc, donne depuis le début de la campagne, l'exemple du courage et de l'énergie et a vigoureusement entraîné ses hommes dans l'exécution d'un coup de mainhardi de nuit.

Caporal MICHELET, 27^e territorial : volontaire déterminé d'un groupe franc, donne à ses hommes l'exemple du courage et de l'entraînement, blessé grièvement à la tête de sa compagnie qu'il portait en première ligne, après un bond en avant.

Sous-lieutenant de réserve COISSIERES, 28^e d'infanterie : ayant pris le commandement de sa compagnie après que les deux autres officiers avaient été mis hors de combat, a conduit très bravement son unité dans une attaque de nuit. A continué par la suite à commander énergiquement sa compagnie, en donnant de multiples preuves de courage. Blessé grièvement à la tête de sa compagnie qu'il portait en première ligne, après un bond en avant.

Sous-lieutenant de réserve EHRBAR, 28^e d'infanterie : n'a cessé de donner à sa compagnie une impulsion offensive depuis le commencement d'octobre dans le poste qui lui a été assigné, a constamment gagné du terrain en avant et poussé ses premières tranchées jusqu'à 150 mètres des tranchées allemandes, faisant toujours preuve de la plus grande bravoure et du mépris complet du danger.

Caporal fourrier JOUSSET, 29^e d'infanterie : parti en patrouille, s'est approché d'une sentinelle ennemie, l'a tuée. Est allé ensuite prendre le croquis des tranchées ennemis.

Adjudant CHIDE, 28^e d'infanterie : blessé au moment où il entraînait sa section en avant dans la nuit du 14 au 15 octobre, a refusé tous les soins en disant à ses hommes : « Ne vous préoccupiez pas de moi, c'est aux tranchées allemandes qu'il faut aller. »

Sergent LOUBES, 28^e d'infanterie : a entraîné sa demi-section malgré le feu persistant de l'artillerie et a été blessé dans le mouvement en avant, le 15 octobre.

Sergent DOURLIES, 28^e d'infanterie : blessé le 15 octobre au moment où, sous les obus et le feu d'une mitrailleuse, il entraînait sa demi-section à l'assaut. A refusé de se laisser panser et n'a consenti à quitter le champ de bataille que lorsque ses forces ne l'ont plus permis de continuer à combattre.

Aviation et divers.

Aviateur IRAS, escadrille F. 32 : s'est particulièrement distingué pendant les journées des 16 et 17 décembre, au cours des reconnaissances difficiles qui ont permis de fixer la situation de l'ennemi. A rendu les plus grands services comme pilote depuis le début de la campagne.

Lieutenant CHEUTIN, de l'escadrille H. F. 32 : a rendu les plus grands services depuis le début de la campagne comme pilote et comme chef d'escadrille ; s'est particulièrement distingué dans les journées des 16 et 17 décembre, au cours desquelles il a effectué plusieurs reconnaissances particulièrement difficiles et rapporté des renseignements précieux sur la situation de l'ennemi.

Caporal BARBIER, 4^e d'infanterie : commandant un poste détaché dans une situation très dangereuse et blessé d'une balle aux reins, a donné un magnifique exemple de courage en continuant d'assurer son ser-

vice jusqu'à la relève, refusant de laisser prouver qu'il était blessé.

Soldat FOUARD, 76^e d'infanterie : en accomplissant volontairement une périlleuse mission, a reçu une balle en pleine poitrine.

Soldat HIVER, 82^e d'infanterie : atteint de trois blessures graves en portant un ordre en terrain découvert, à proximité des tranchées ennemis. A eu assez d'énergie pourachever l'activité inlassable.

Soldat FOUCET, 67^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de donner l'exemple des plus hautes vertus militaires et de faire preuve des plus rares qualités professionnelles. Frappé mortellement, le 26 décembre, à la tête de sa compagnie.

Soldat JOLIN, 2^e bataillon des chasseurs : a fait preuve, en toutes circonstances, de la plus grande bravoure et d'un véritable mépris de la mort. A été tué debout sur sa tranchée en exaltant, par son attitude et ses paroles, le moral de sa compagnie.

Sous-lieutenant CORDIER, 5^e d'artillerie : depuis trois mois dirige les tirs de sa batterie d'une façon absolument remarquable.

Adjudant LAFEUILLADE, 165^e d'infanterie : a vigoureusement entraîné sa section à l'assaut. Blessé aux deux jambes, a néanmoins conservé son commandement.

Adjudant LALLEMAND, 165^e d'infanterie : modèle de courage, de sang-froid dans l'action. Blessé une première fois le 24 septembre, a été mortellement frappé de deux balles le 26 décembre, en entraînant ses hommes à une contre-attaque.

Lieutenant MUNIER, 54^e d'infanterie : modèle de courage, de sang-froid dans l'action. Blessé une première fois le 24 septembre, a été mortellement frappé de deux balles le 26 décembre, en entraînant ses hommes à une contre-attaque.

Sous-lieutenant MARCHAND, 25^e d'artillerie : a exécuté pendant vingt jours dans des conditions particulièrement périlleuses, à 200 mètres des tranchées ennemis deux pièces qui ont contribué, par un tir de brèche, à la destruction de deux blockhaus.

Sous-lieutenant DINET, 23^e d'infanterie : a donné le plus bel exemple de courage et d'héroïsme qu'un jeune officier puisse donner à ses hommes. A été tué à la tête de sa section qu'il entraînait à la baïonnette.

Sergent GOSSE, 165^e d'infanterie : blessé de deux balles en montant à l'assaut à la tête de sa demi-section. Est tombé dans le réseau au moment où il venait de lancer une grenade dans la tranchée ennemie et a dit à un homme qui voulait le soigner : « Ne fardez pas, suis les autres. S'est toujours montré très crâne et plein d'entrain.

Adjudant GEORGES, 150^e d'infanterie : a fait preuve, sous le feu, de courage et d'esprit de décision. Grièvement blessé le 10 septembre, en se jetant avec sa section sur des mitrailleuses ennemis.

Adjudant GOULIN, 150^e d'infanterie : a fait preuve de courage et d'énergie le 19 septembre, en attaquant résolument avec sa section un poste ennemi retranché qu'il a mis en route. Blessé grièvement.

Sergent MONNIOT, 165^e d'infanterie : grièvement blessé, a montré un grand courage ; a refusé d'être emporté par les brancardiers en disant : « Laissez-moi, j'ai mon compte, sauvez d'abord les autres camarades. »

Sergent NIVOIX, 165^e d'infanterie : en sautant dans la tranchée ennemie, s'est débarassé d'un adversaire qui le visait, en le transperçant avec sa baïonnette. Aide d'un caporal, a fait prisonniers quatre Allemands qui se disposaient à tirer par derrière sur ceux des nôtres qui avaient franchi la tranchée.

Sergent PIERSON, 165^e d'infanterie : blessé grièvement à la tête en franchissant devant sa demi-section le réseau de fils de fer ennemis, qu'il crié en se retournant vers ses hommes : « Courage, les enfants, ne vous occupez pas de moi, en avant ! » Toujours fait preuve d'un bel entrain et d'une grande énergie.

Sous-lieutenant COUSIN, 113^e d'infanterie : voyant sa compagnie hésiter à sortir d'une tranchée sous un feu violent de mitrailleuse, s'est élancé vivement en avant pour donner l'exemple. A été mortellement blessé.

Sous-lieutenant de réserve HENRY, 113^e d'infanterie : blessé très grièvement en donnant l'exemple d'une bravoure exceptionnelle.

Sous-lieutenant de réserve PARIGOT, 113^e d'infanterie : se trouvant avec sa section en face de positions allemandes des plus fortes, l'a entraînée vigoureusement ; grièvement blessé, faisait encore signe à ses hommes de quitter son état.

Caporal CAQUET, 165^e d'infanterie : dans l'assaut, pris le commandement d'un groupe qui l'entourait et en a dirigé le feu. A tué un sous-officier allemand qui allait faire feu sur son lieutenant, et successivement trois soldats ennemis qui remplaçaient au même endroit le sous-officier disparu.

Soldat MUSELLI, 150^e d'infanterie : a fait depuis le début de la campagne, l'admiration de tous par un courage et un dévouement à toute épreuve. Le 7 septembre, s'est offert à chercher des blessés dans un village violen-

tment bombardé et n'a quitté que sur un ordre formel.

Caporal CAQUET, 165^e d'infanterie : dans l'assaut, pris le commandement d'un groupe qui l'entourait et en a dirigé le feu. A tué un sous-officier allemand qui allait faire feu sur son lieutenant, et successivement trois soldats ennemis qui remplaçaient au même endroit le sous-officier disparu.

Sapeur MARTIN, 9^e génie : s'étant proposé comme volontaire pour faire une brèche dans un réseau de fils de fer ennemis, est parvenu jusqu'à ce dernier, malgré la violence extrême du feu. A précédé la section d'infanterie pour accomplir sa mission et ne s'est répété que sur l'ordre de son sous-officier, après avoir eu l'épaule fracassée par une balle.

Médecin principal ROUGET : dans une division comme dans un corps d'armée, a montré ce que devait être un véritable directeur du service de santé au point de vue professionnel et au point de vue militaire.

Caporal BON, 2^e bataillon des chasseurs : le 29 août, blessé d'une balle à la figure, s'est fait panser sommairement et a conservé le commandement de sa section de mitrailleuses, sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, jusqu'au moment où, frappé à nouveau à la poitrine, il a perdu connaissance.

Capitaine DEVALS, 5^e d'artillerie à pied : a fait preuve, dans le commandement de l'artillerie d'un secteur, des plus brillantes qualités d'organisation, d'un savoir technique remarquable, d'un dévouement éclairé et d'une activité inlassable.

Capitaine FOUCET, 67^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de donner l'exemple des plus hautes vertus militaires et de faire preuve des plus rares qualités professionnelles. Frappé mortellement, le 26 décembre, à la tête de sa compagnie.

Capitaine JOLIN, 2^e bataillon des chasseurs : a fait preuve, en toutes circonstances, de la plus grande bravoure et d'un véritable mépris de la mort. A été tué debout sur sa tranchée en exaltant, par son attitude et ses paroles, le moral de sa compagnie.

Capitaine OGIER, 22^e d'infanterie : a résisté avec héroïsme aux feux très violents d'artillerie et d'infanterie. A pu, grâce à sa tenacité, retarder l'offensive allemande, malgré les forces très supérieures qu'il avait devant lui, et est tombé mortellement blessé, au moment où il entraînait sa compagnie à une contre-attaque à la baïonnette.

Capitaine LORENCHET DE MONTJAMBON, 23^e d'infanterie : très belle attitude au feu. A résisté énergiquement pendant près d'une journée, à des forces très supérieures et est tombé mortellement blessé, au moment où il entraînait sa compagnie à une contre-attaque à la baïonnette.

Capitaine MARCHAND, 23^e d'infanterie : a été mortellement blessé au moment où, avec énergie et courage, il entraînait sa section à une contre-attaque à la baïonnette.

Lieutenant HAUSTETTE, 23^e d'infanterie : a été mortellement blessé au moment où, avec énergie et courage, il entraînait sa section à une contre-attaque à la baïonnette.

Sous-lieutenant FRANCION, 23^e d'infanterie : a donné le plus bel exemple de courage et d'héroïsme qu'un jeune officier

en criant : « En avant, les enfants ! » Est tombé presque aussitôt mortellement atteint, ayant décidé par son sacrifice, le mouvement d'assaut un instant suspendu.

Lieutenant **RENARD**, 27^e d'infanterie : au combat du 11 décembre, ayant réussi à entraîner sa compagnie jusque dans un ouvrage ennemi, a conservé son commandement malgré deux blessures. A été mortellement atteint au moment où il consentait à se laisser emporter.

Lieutenant **JEANIN**, 27^e d'infanterie : au combat du 11 décembre, a été tué d'une balle au front au moment où il enlevait bravement une fraction de sa compagnie pour la porter à l'assaut d'un ouvrage ennemi.

Sous-lieutenant de réserve **MORILLOT**, 27^e d'infanterie : le 11 décembre, ayant réussi à prendre pied dans un ouvrage ennemi, s'est lancé à l'assaut d'une nouvelle tranchée et est tombé très grièvement blessé en tête de sa section.

Sous-lieutenant **MORIN**, 85^e d'infanterie : blessé pour la seconde fois à son poste de combat, toujours dans les tranchées de première ligne, a été l'âme de sa compagnie qui n'a cessé d'animer par son exemple et son esprit d'initiative.

Adjudant de réserve **GILBERT**, 95^e d'infanterie : a entraîné sa section avec la plus grande énergie à une contre-attaque, le 25 novembre, et a été blessé mortellement à la tête de sa troupe.

Sergent **MALANGE**, compagnie du génie 8/2 : ayant conduit un détachement de sapeurs en tête d'une colonne d'assaut, a entraîné ses hommes avec une grande énergie, lors de l'attaque d'un bois, le 11 décembre. Est tombé mortellement frappé au premier rang.

Caporal **PASQUET**, cycliste à l'état-major d'une brigade : déjà cité à l'ordre de la division, le 21 novembre a montré un hérosisme et une audace extraordinaires en allant, sous un feu terrible, porter un ordre au commandant des troupes engagées. Est tombé mortellement frappé en essayant d'entraîner ses camarades en avant.

Soldat **BEAUBRON**, cycliste au 29^e d'infanterie : employé comme agent de liaison avec la brigade, a été blessé, alors qu'il s'était mis délibérément à la tête d'un groupe hésitant et les entraînait en avant. A fait preuve de la plus grande bravoure.

14^e et 15^e Corps d'Armée.

Capitaine **TOUCHON**, 30^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de la plus brillante bravoure, en enlevant sa compagnie d'un élan irrésistible à l'assaut d'une position. Blessé, a continué d'assurer le commandement de sa compagnie.

Adjudant **DESTRIBATS**, 28^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de la plus brillante bravoure dans les différents combats auxquels pris part le 28^e bataillon de chasseurs. A été tué à l'assaut d'une position.

Sergent **MARMONNIER**, 30^e bataillon de chasseurs : a donné en toutes circonstances de grandes preuves de courage et d'initiative. Blessé gravement aux deux jambes, le 6 septembre 1914, et ayant vu tuer un chasseur qui se portait à son secours, eut le courage de crier à ses hommes de ne pas s'occuper de lui et de l'abandonner.

Caporal **FAGOT**, 28^e bataillon de chasseurs : blessé d'une balle à la main, n'a pas voulu retourner en arrière, a continué à entraîner ses camarades en criant : « Je veux encore en tuer » et n'est parti pour le poste de secours qu'après la prise des tranchées ennemis.

Chasseur **LAURENT**, 23^e bataillon de chasseurs : s'est présenté spontanément pour couper les fils de fer devant une tranchée ennemie et a été tué d'une balle à la tête en accomplissant cette opération.

Chasseur **GARIN**, 25^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé d'une balle qui lui a enlevé l'œil, n'en a pas moins continué à combattre, excitant de la voix ses camarades. N'a consenti à se retirer de la ligne de feu que pendant une accalmie du combat et sur les ordres répétés du commandant de compagnie.

Cavalerier **CLEMENT**, 15^e escadron du train : détaché pour assurer le ravitaillement d'une compagnie de chasseurs alpins, a demandé spontanément à se joindre à une section de cette compagnie, partant au secours d'un petit poste grièvement attaqué, et a été tué au moment où courageusement, il se portait à l'attaque de l'ennemi.

Chef de bataillon **PAGES**, 111^e d'infanterie : une partie seulement du régiment devant être engagée, a revendiqué l'honneur de diriger l'attaque de nuit du 21 décembre et a montré un mépris absolu du danger et la plus grande énergie.

Capitaine **DE BARBEYRAC SAINT-MAURICE**, 35^e d'artillerie : déjà cité à l'ordre de l'armée à la suite d'une première blessure, a continué à se distinguer d'une façon spéciale.

A été blessé une deuxième fois au combat du 22 décembre en se portant aux premières tranchées pour mieux observer. Véritable modèle de bravoure et d'allant.

Capitaine **BAUDOUIN**, 111^e d'infanterie : a pris le commandement de son bataillon au moment où, dès le début de l'attaque, son chef venait d'être blessé ; l'a dirigé jusqu'à la fin, en faisant preuve de beaucoup de décision et d'une rare énergie.

Capitaine **DAVET**, 35^e d'infanterie : lors des combats des 20 et 21 décembre, est arrivé le premier devant les tranchées allemandes, entraînant sa compagnie. Bien que cette dernière ait perdu la tiers de son effectif, l'a maintenue sur la position conquise.

Capitaine **FABRE**, état-major du 15^e corps : a été attaché à l'état-major de la 30^e division pendant les attaques du 20 au 23 décembre. A communiqué des ordres dans les circonsances les plus périlleuses et a fait preuve des plus brillantes qualités militaires.

Capitaine **GUIGUES**, 61^e d'infanterie : a montré au cours du combat du 20 décembre les plus grandes qualités de bravoure et de sang-froid.

Capitaine **PLACIDE**, 112^e d'infanterie : ayant reçu l'ordre de reprendre une tranchée enlevée par l'ennemi, a mené cette attaque avec la plus grande vigueur en donnant l'assaut à quatre reprises différentes.

Lieutenant **PUJADE**, 112^e d'infanterie : blessé grièvement au début de la campagne, est revenu sur le front à peine guéri ; est tombé mortellement frappé à la tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Sous-lieutenant de réserve **ARENE**, 61^e d'infanterie : a montré le plus grand courage depuis le début de la campagne, entraînant sa section à l'assaut des tranchées ennemis ; le 20 décembre, a été blessé à la main, s'est fait panser sommairement et a été tué dans un nouveau bond en avant.

Sous-lieutenant de réserve **DUMOULIN**, 40^e d'infanterie : sert, depuis le début de la campagne, avec un zèle, un entraînement et une bravoure qui ne se sont jamais démenties.

Exerce, depuis le 20 novembre, avec beaucoup d'autorité, le commandement de sa compagnie. Au combat du 22 décembre, a porté ses hommes en avant et les a maintenus sur le terrain conquis malgré un feu violent. A continué à exercer son commandement, malgré deux blessures reçues au cours de l'affaire.

Sous-lieutenant **FRANCESCHI**, 55^e d'infanterie : a conduit à l'assaut des tranchées ennemis avec un très grand sang-froid et beaucoup de mordant, la première ligne de tirailleurs du bataillon. A eu la mâchoire fracassée à la tête de cette troupe.

Adjudant **ARTOZOUL**, 40^e d'infanterie : sous-officier courageux revenu sur le front après avoir été grièvement blessé. A montré beaucoup de calme et de sang-froid pendant une contre-attaque de nuit.

Adjudant **CAREMIL**, 111^e d'infanterie : a conduit sa section sous le feu de l'artillerie avec une bravoure et un sang-froid remarquables ; est tombé tué par un obus pendant qu'il plaçait lui-même ses hommes à l'abri.

Adjudant-chef **GILOMINI**, 111^e d'infanterie : a été tué à la tête de sa section et est tombé en criant : « Pour la France ».

Adjudant **GUIRAUD**, 40^e d'infanterie : excellent sous-officier qui a fait preuve de beaucoup de zèle et de bravoure depuis le début de la campagne.

Adjudant **MARI**, 40^e d'infanterie : envoyé en première ligne à l'attaque d'un bois, a obtenu, grâce à son énergie et à sa bravoure, le maximum d'efforts de ses hommes.

Sergent **COSTA**, 7^e génie : chef d'une équipe chargée de détruire des réseaux allemands, a été tué pendant qu'il marchait avec entrain à la tête de cette équipe.

Sergent **ROUX**, 7^e génie : a donné maintes preuves de bravoure dans la pose de réseaux de fil de fer, à très peu de distance des tranchées ennemis. Blessé le 21 décembre

en conduisant une équipe chargée de détruire des réseaux allemands.

Soldat **BERTRAND**, 111^e d'infanterie : très belle conduite au feu.

Soldat **TRAN**, 112^e rég. d'infanterie : après l'assaut donné à une tranchée ennemie, a soigné sous une grêle de balles, plusieurs de ses camarades blessés.

16^e, 20^e et 21^e Corps d'Armée.

Adjudant **GARRIGUES**, 2^e génie : ayant reçu l'ordre de procéder de nuit à des lancements de pétards de milice sur un poste ennemi, s'est acquitté de cette mission sans aucun souci du danger, avec un somptueux oubli de soi-même et une bravoure allant jusqu'à la témérité. A été très grièvement blessé.

6^e COMPAGNIE DU 168^e D'INFANTERIE :

sous la conduite énergique de son chef, le capitaine **EYRIES**, la 6^e compagnie du 168^e rég. d'infanterie est entrée de vive force, le 13 décembre, dans une tranchée allemande et s'est maintenue sur un front de 100 mètres, en pleine ligne ennemie, permettant l'élargissement ultérieur de la brèche, et montrant ainsi ce que peut obtenir une unité, même en flèche, quand elle est brave et énergiquement commandée.

Capitaine **HUSSON DE SAMPIGNY**, 43^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de la plus belle intrépidité au combat du 20 août, comme commandant de compagnie, et a trouvé, à la tête de son bataillon, une mort glorieuse, le 30 août, alors qu'il parcourait une tranchée au mépris du danger, pour exciter le moral de ses chasseurs exposés à un feu violent de grosse artillerie.

Corps d'Armée colonial.

Sergent **LAFFONT**, 38^e colonial : a exécuté seul, en plein jour, une reconnaissance des plus périlleuses, en rampant jusqu'au pied même de murs occupés par des guetteurs ennemis. A réussi à rentrer dans nos lignes malgré une vive fusillade dirigée contre lui à moins de 100 mètres. A rapporté de sa reconnaissance les renseignements les plus utiles. A donné à sa troupe, qui le suivait des yeux dans nos tranchées les plus avancées, le plus bel exemple de sang-froid et de bravoure.

Divisions de Cavalerie.

Chef d'escadrons **LE BACHELÉE**, 10^e dragons : officier supérieur très distingué. A commandé son demi-régiment de façon remarquable depuis le début de la campagne, donnant, chaque fois qu'il eut à s'employer, l'exemple d'un courage calme et sûr. Tué le 13 octobre en faisant la reconnaissance du terrain sur lequel il avait reçu l'ordre de se porter avec ses deux escadrons.

Capitaine **GALLOIS**, 10^e dragons : a depuis le début de la campagne commandé son escadron avec distinction et dans les circonstances plus spéciales où il eut à le conduire au feu, montra beaucoup d'énergie, de bravoure et de sang-froid. Tué le 13 octobre en faisant la reconnaissance du terrain sur lequel il venait de recevoir l'ordre de porter son escadron à l'attaque.

Capitaine **DE TARLE**, 29^e bataillon de chasseurs : a, par son action personnelle constante, du 15 au 23 décembre, contribué en grande partie à la prise d'un village. A ramené lui-même au feu, le 26 au soir, des jeunes soldats que l'infanterie ennemie avait fait plier. A pris, le 27 au matin, la tête de la colonne qui a enlevé une position malgré un feu des plus meurtriers de l'artillerie ennemie. S'est maintenu en ce point, malgré le bombardement de l'artillerie ennemie.

Capitaine **TRICOTTE** et lieutenant **STAUB**, artillerie d'une division territoriale : ont puissamment contribué, par la justesse de leur tir, au succès de l'attaque d'un village.

Constatment auprès de leur batterie, du 15 au 20 décembre, ont fait échouer de nombreuses contre-attaques.

Lieutenant **DE LAISSARDIÈRE**, 9^e dragons : a contribué, par son énergie et son sang-froid, à maintenir son peloton, pendant toute la nuit, sur une position qui venait d'être conquise et qui était soumise à un violent feu d'artillerie.

Lieutenant **GOMEL**, 61^e d'artillerie : au combat du 27 décembre, est allé chercher sur un terrain battu par l'artillerie ennemie de gros calibre, trois des servants de sa section très grièvement blessés.

Lieutenant **MULLER**, 29^e bataillon de chasseurs : a, par son impulsif personnelle et son exemple, maintenu sous un feu meurtrier, du 15 au 23 décembre, les unités qu'il commandait devant un village. A contribué, pour une large part, à l'enlèvement de cette localité.

Lieutenant **VEYRINAUD**, groupe cycliste : au combat du 9 août, blessé très grièvement au ventre, a refusé l'aide de ses camarades et est resté dans le rang ; éprouvé enfin, il tombe en criant : « Vive la France ! ». Réussit cependant à se traîner ensuite jusqu'à sa bicyclette qu'il enfourche pour rentrer au cantonnement où il est mort des suites de ses blessures.

CITATIONS

(Suite.)

sant défensivement une maison exposée à un violent bombardement.

Lieutenant de réserve **CARLIER**, 29^e bataillon de chasseurs : le jour où il prenait le commandement de son peloton et voyait le feu pour la première fois, a repoussé victorieusement une furieuse attaque de nuit. A poursuivi l'ennemi à la baïonnette et a repris un terrain momentanément perdu.

Sous-lieutenant de réserve **GOUDAILLER**, 29^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de sang-froid et d'une énergie peu commune dans la nuit du 30 décembre. Après avoir subi toute la journée les effets d'un terrible tir d'artillerie, a repoussé une violente attaque d'infanterie.

Sous-lieutenant de réserve **VIAL**, 9^e dragons : s'est emparé, avec son peloton, d'une position et s'y est maintenu malgré un feu violent d'artillerie ; a énergiquement repoussé une attaque de nuit d'infanterie.

Colonel **HENNOQUE DUMOUTIER DE LAFAYETTE**, commandant une brigade de dragons : a dirigé, avec énergie une opération délicate qui lui avait été confiée et a su la mener bien en infligeant à l'ennemi des pertes sensibles.

Sergent **GESELL**, 29^e bataillon de chasseurs : a poursuivi l'ennemi à la baïonnette, a été blessé par une grenade en abordant la tranchée ennemie.

Marchal des logis **DE LA PILLIERE**, 9^e dragons : a occupé avec beaucoup de sang-froid l'entrée d'un village où l'ennemi se trouvait encore.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

A la dignité de grand officier.

Général de division **HEYMANN**, du cadre de réserve, commandant un corps d'armée : ont fait de nombreuses et très périlleuses reconnaissances sur un village au cours des opérations qui se sont déroulées devant cette localité, du 15 au 23 décembre, malgré le feu très meurtrier de l'infanterie et de l'artillerie ennemis. Ont fait preuve d'une grande endurance pendant cette période, où le travail de nuit était aussi chargé que celui du jour.

Déjà cité à l'ordre du corps de cavalerie. Capitaine **MAREY-MONGE**, 61^e d'artillerie : a, par la justesse de son tir, du 15 au 23 décembre, arrêté les contre-attaques de l'ennemi, a favorisé la progression d'un détachement sur un village et contribué pour une grande part, à l'enlèvement de cette localité. Déjà cité antérieurement à l'ordre d'une division de cavalerie.

Général de division **BOLGERT** : type du vieux soldat, d'une vigueur inlassable, d'une énergie et d'une bravoure à toute épreuve. Grâce à son expérience et à son activité, a fait d'une division de réserve dont les débuts avaient été malheureux, une unité solide qui a mérité une citation à l'ordre de l'armée.

donner l'exemple des plus hautes vertus militaires. Atteint de deux blessures, a rejoint le front aussitôt guéri. Commandé sa brigade avec la plus grande distinction.

Lieutenant-colonel FOURNIER, commandant le 22^e territorial : n'a cessé de montrer depuis le début de la campagne le plus bel exemple de dévouement, de courage et d'énergie. Blessé le 26 septembre, a tenu à rester au combat et à conserver le commandement de son régiment.

Colonel TETART, commandant une brigade d'infanterie coloniale : a fait preuve, depuis le début des opérations, dans le commandement d'un régiment puis d'une brigade, des plus solides qualités militaires ajoutant ainsi de nouveaux titres à ses services antérieurs aux colonies. Blessé le 27 août, a continué cependant à exercer pendant quatre jours le commandement de son régiment jusqu'au moment où il fut déjà évacué. Est revenu sur le front aussitôt guéri. Cité à l'ordre de l'armée.

Intendant général LALLIER DU COURDRAY, directeur de l'intendance d'une armée : à ses services antérieurs aux colonies, a ajouté de nouveaux titres par l'esprit d'initiative et d'organisation avec lesquels il a su diriger le service de l'intendance d'une armée et obtenir de son personnel le maximum de rendement.

Médecin inspecteur COMTE, directeur du service de santé d'un corps d'armée : nombreuses campagnes coloniales. Depuis le début des opérations, a dirigé avec un dévouement absolu et le plus grand sens pratique, le service médical d'un corps d'armée à qui il a rendu les meilleurs services par son savoir, sa conscience et son souci de l'étude du détail de toutes les questions.

Intendant militaire SAVOYE, directeur de l'intendance d'une armée : a rendu les plus grands services comme intendant d'un corps d'armée, puis d'une armée. S'occupe avec une grande activité et une remarquable compétence des nombreuses questions concernant le ravitaillement et l'administration de son armée.

Colonel JANNET, 207^e d'infanterie : a fait preuve dans la guerre actuelle, comme au cours de nombreuses campagnes, de qualités de caractère, de science militaire et de bravoure personnelle de premier ordre. Rappelé à l'activité, a su faire de son régiment une des meilleures unités du corps d'armée. A conduit brillamment les opérations qui ont conduit à la prise d'une position ennemie, le 20 décembre 1914. A conduit en outre son régiment à tous les combats auxquels ce corps a participé depuis, jusqu'au jour où il est tombé grièvement blessé, le 21 février, à la tête d'un de ses bataillons.

Au grade de chevalier.

Capitaine DUPONT, 23^e d'infanterie coloniale : sa compagnie étant en soutien d'une attaque contre des tranchées allemandes, l'a enlevée brillamment à l'assaut sous un feu de mitrailleuses et d'infanterie des plus violents, contre une contre-attaque que l'ennemi préparait sur un flanc. Blessé à la tête, n'en a pas moins entraîné ses hommes avec vigueur et en a imposé à l'ennemi par l'attitude de ses troupes.

Capitaine MORDANT, 23^e d'infanterie coloniale : sous un feu d'infanterie et de mitrailleuses des plus violents, malgré des bombes lancées par l'ennemi et les défenses accessoires accumulées devant ses tranchées, a brillamment et énergiquement entraîné sa compagnie à l'assaut. Venait de rejoindre le front à peine guéri d'un éclat d'obus reçu au pied.

Lieutenant de réserve SUPOT, 23^e d'infanterie coloniale : sous un feu d'infanterie et de mitrailleuses des plus violents, a entraîné brillamment sa section à l'assaut des tranchées allemandes. Blessé à la jambe, n'en a pas moins continué à exciter l'ardeur de ses hommes et a conservé le commandement de sa section. Venait de rejoindre le corps, guéri de trois blessures déjà reçues à l'assaut d'une position.

Lieutenant AURISSE, 4^e tirailleurs : blessé grièvement le 22 décembre en portant vigoureusement sa section à l'attaque des tranchées allemandes. S'était déjà fait remarquer aux combats des 6, 7 et 8 novembre.

Capitaine d'artillerie FONTANEZ : s'est distingué dans les tranchées de première ligne par sa bravoure, son initiative et son sang-

froid. A commandé d'une façon remarquable le tir sur les ouvrages allemands et a obtenu d'excellents résultats.

Capitaine DE BARBEYRAC DE SAINT-MAURICE, 2^e tirailleurs indigènes de marche : officier des plus brillants, de haute intelligence, vigoureux, énergique, caractère solidement trempé. A remarquablement commandé son bataillon au combat du 23 septembre, où il obtint de superbes résultats et fut blessé. Revenu sur le front, s'est fait remarquer dans l'organisation et la défense de son secteur. S'est distingué à l'attaque du 21 décembre, en poussant ses forces à l'assaut avec une indomptable énergie.

Sous-lieutenant DIRAND, 2^e légion de gendarmerie : n'a quitté le siège de son commandement qu'à la dernière extrémité. Le 30 août, a mis en fuite, avec trois gendarmes une patrouille de treize cavaliers ennemis et fait un prisonnier. Le lendemain, apprenant qu'un détachement de gendarmerie allait à la rencontre d'une reconnaissance allemande, s'est immédiatement porté à l'avant-garde dont il a pris le commandement. A fait le coup de feu et tenu tête avec une crânerie remarquable à une attaque de forces supérieures pendant laquelle il a eu un gendarme tué et un autre blessé à ses côtés. Le même jour étant, à la tombée de la nuit, à cheval dans la cour de la caserne de gendarmerie avec douze cavaliers sans munitions, attendant l'ordre de départ de son capitaine et surpris par un escadron de cavalerie, fit reculer ce dernier par son attitude, profita de ce léger mouvement de retraite pour partir, sabre à la main, avec ses gendarmes surprendre l'ennemi par la hardiesse de sa manœuvre et sauver ainsi sa troupe.

Lieutenant de réserve JOVIGNOT, 25^e d'infanterie : n'a cessé de montrer des qualités de sang-froid et de courage depuis le début de la campagne. A été blessé grièvement à l'épaule, le 5 novembre, pendant qu'il dirigeait avec un calme remarquable le combat de sa section soumise dans sa tranchée à une attaque allemande des plus violentes.

Sous-lieutenant de réserve VIRÉ, 1^e zouaves de marche : blessé grièvement le 7 septembre et revenu au front, a été blessé à nouveau en disputant, dans un corps à corps, aux Allemands, un barrage dont les défenseurs avaient été mis hors de combat par une bombe.

Sous-lieutenant de réserve GROSSE, 149^e d'infanterie : au combat du 14 novembre, commandait sa section dans une tranchée qui, à la suite d'un bombardement extrêmement violent s'est trouvée presque complètement retournée ; bien que blessé grièvement avec un grand nombre de ses hommes et bien qu'avant reçu, dans la suite, deux nouvelles blessures graves, a su, par sa grande énergie, non seulement maintenir sur place les survivants, mais encore conserver sur eux un tel ascendant moral qu'ils se sont trouvés en état, malgré leur situation périlleuse, de repousser une violente attaque déclenchée contre eux à la fin du jour. N'a consenti à se laisser emporter que lorsque cette attaque a été repoussée.

Sous-lieutenant RIEGER, 26^e territorial d'infanterie : a été grièvement blessé en exécutant pour la troisième fois sur un village très fortement occupé par l'ennemi, une reconnaissance à la suite de laquelle notre artillerie put diriger un tir très efficace sur les tranchées ennemis. A été amputé.

Lieutenant de réserve GUEIT, 3^e zouaves : brillante conduite au combat de nuit du 8 décembre. A lancé sa compagnie à l'assaut sous un feu de mitrailleuses, de mousqueterie et de bombes des plus violents et l'a maintenue sur la position conquise jusqu'à ce qu'elle ait été relevée par une autre compagnie.

Lieutenant CHEVALIER, 14^e bataillon de chasseurs : le 26 août dernier, dans une attaque sous bois, se jeta avec sa section vers une crête qui masquait le mouvement de sa compagnie et la couvrait contre une contre-attaque ennemie. A fait preuve ainsi de coup d'œil et d'une belle bravoure. Très grièvement blessé et fait prisonnier, a été retrouvé le 10 septembre dans un village où les Allemands, le trouvant intraportable, l'avaient abandonné.

Sous-lieutenant PHILIPPON, 2^e rég. de zouaves de marche : blessé grièvement aux deux jambes, a continué à commander sa section au feu et n'a consenti à être relevé du terrain qu'à la fin de l'attaque.

Lieutenant JOUVE DE GUIBERT, 14^e légion de gendarmerie : a été très grièvement blessé le 8 octobre par un éclat d'obus au genou droit et a dû être amputé.

Médecin-major TELLIER, 158^e d'infanterie : faisant fonctions de chef de service, a montré, depuis le début de la campagne, les plus brillantes qualités de praticien et d'organisateur en mettant le fonctionnement du service des évacuations sur un pied remarquable dans les circonstances les plus difficiles. A assuré le service médical sous la mitraille dans des conditions parfaites, donnant le plus bel exemple de sang-froid et de courage.

Capitaine BEFF, 3^e zouaves : officier de tout premier ordre, donnant depuis le début de la campagne, le plus bel exemple d'activité intelligente, de bravoure calme et de dévouement. Le 21 décembre étant adjoint au chef de corps, a fait avec le plus grand sang-froid, sous un feu violent, la reconnaissance des positions les plus avancées, en vue d'étudier l'organisation du terrain conquis. Antérieurement, le 24 août, les 16 et 17 septembre, était chef d'une section de mitrailleuses, a tenu avec la plus remarquable bravoure jusqu'à la dernière limite, infligeant à l'ennemi des pertes considérables et chaque fois ramenant son matériel au complet. Blessé en septembre, refusa de se laisser évacuer. Étant commandant de compagnie, le 12 novembre, reconquis pied à pied un îlot de onze maisons et a su y maintenir sa troupe, sous un bombardement extrêmement violent, au milieu d'éboulements provoqués par des projectiles de gros calibre.

Lieutenant HAVET, 30^e d'artillerie : adjoint au lieutenant-colonel commandant l'artillerie de la division, s'est acquitté avec un courage et un sang-froid au-dessus de tout éloge des missions périlleuses qui lui ont été confiées : blessé très grièvement le 7 septembre.

Lieutenant de réserve QUINTIN, 224^e d'infanterie : blessé le 26 septembre, est rentré au corps aussi-tôt guéri et a été de nouveau blessé le 17 décembre d'un éclat d'obus à la tête pendant l'attaque des retranchements ennemis. S'est toujours brillamment conduit au feu.

Lieutenant RENAUD, 45^e d'infanterie : à l'attaque brusquée du 17 décembre, sa compagnie ayant été arrêtée à 80 mètres de l'ennemi par un feu violent d'infanterie, a rampé jusqu'aux fils de fer allemands pour constater si une brèche avait été faite. A la reprise du combat à dix heures, s'est précipité en avant à la tête de sa compagnie donnant à ses hommes le plus bel exemple d'ardeur et de bravoure. A été blessé.

Capitaine BOUTET, 1^e rég. de marche d'infanterie coloniale : blessé à la tête de sa compagnie qu'il entraînait, avec la plus grande bravoure à l'attaque d'une tranchée allemande dans laquelle elle a pénétré (21 décembre).

Capitaine DE LASSAT DE PRESSIGNY, 32^e d'infanterie : brillante conduite dans tous les combats. Par son énergie, son calme, son sang-froid et par l'exemple de la plus grande bravoure a fait, de la compagnie qu'il commandait depuis le début de la campagne, une unité toujours prête aux missions les plus périlleuses et aux plus grands dévouements.

Sous-lieutenant de réserve CARTOUX, 140^e d'infanterie : blessé une première fois est revenu sur le front à peine guéri ; a donné pendant toute la campagne des preuves nombreuses de vaillance. Le 24 décembre, a maintenu avec la plus grande énergie sa compagnie sur les positions qu'il défendait, malgré un violent bombardement de grosse artillerie. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant de réserve GUYONNAUD, 140^e d'infanterie : blessé une première fois est revenu sur le front à peine guéri ; a donné pendant toute la campagne des preuves nombreuses de vaillance. Le 24 décembre, a maintenu avec la plus grande énergie sa compagnie sur les positions qu'il défendait, malgré un violent bombardement de grosse artillerie. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant MAURICE, 16^e d'infanterie : a remarquablement préparé le moral de sa troupe à une attaque de vive force, qui a eu lieu le 18 décembre et l'aurait sans doute empêchée jusqu'aux tranchées allemandes s'il n'avait été malheureusement atteint et grièvement blessé dès le début de l'action. Très brave en toutes circonstances, énergique, a rapidement acquis sur sa compagnie, par ses hautes qualités morales et son exemple, une autorité exceptionnelle pour sa jeunesse.

Sous-lieutenant de réserve KAUFFMANN, 41^e d'infanterie coloniale : s'est très brillamment conduit en toutes circonstances depuis le début de la campagne. En dernier lieu, le 27 septembre, a donné le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid en entraînant sa section à la rencontre de l'ennemi sous une

fusillade et une canonnade des plus meurtrières. A été blessé par trois fois au cours de cet engagement.

Capitaine RIPAULT, 65^e d'infanterie : au feu depuis le commencement de la campagne. A commandé son bataillon à partir du 26 août. A pris part à tous les combats, sans un seul jour d'indisponibilité. S'est particulièrement distingué le 27 août et le 8 septembre. Charge avec sa compagnie, le 27 décembre, d'occuper une ferme à l'entrée d'un village (la seule maison occupée par nous) a maintenu sa compagnie dans ce poste dangereux et a puissamment contribué à l'organisation de la position conquise, à 50 mètres des lignes allemandes.

Adjudant-chef DANNÉ, 7^e d'infanterie coloniale : très brillant conduit au cours d'un assaut donné contre les tranchées allemandes le 11 décembre 1914. Malgré des pertes élevées a su entraîner constamment sa section en avant et la mener jusqu'aux réseaux de fil de fer allemands. S'est tenu constamment au premier rang donnant à tous l'exemple de la plus grande bravoure et du mépris le plus absolu du danger. Blessé à la main au cours de l'action.

Capitaine de cavalerie LECUCQ, état-major de la 76^e brigade : officier vigoureux, intelligent, très allant, ayant rendu de précieux services à l'état-major de la 76^e brigade. S'est brillamment comporté au feu dans toutes les circonstances, en particulier au combat du 4 septembre où il s'empara, sous un feu violent, de porter secours au général de division blessé et eut à ce moment son cheval tué sous lui.

Sous-lieutenant de réserve POZZO DI BORGO, 10^e cuirassiers : affecté à un escadron de cavaliers à pied, a été chargé de faire une reconnaissance en avant des tranchées sous un feu très violent d'artillerie et de mousqueterie, et l'a exécutée avec une intrépidité qui a fait l'admiration de tous. Grièvement blessé au cours de cette rencontre.

A effectué froidement la mise de feu et a donné ainsi un exemple méritant d'être cité. Adjudant-chef MATHIEU, 4^e génie : a été blessé grièvement le 25 août, à la cuisse, au bras et à la main par des éclats d'obus. A voulu conduire néanmoins le parc de la compagnie à l'endroit indiqué malgré ses pertes de sang, et a dû être évacué malgré lui en cours de route.

Sergent DUMAS, 4^e génie : a fait preuve de calme, de sang-froid et d'intrépidité en allant placer, les 28 et 30 novembre, des charges d'explosif dans des maisons situées à proximité des tranchées allemandes et a donc depuis le commencement de la campagne un bel exemple de courage et d'entrain à toute la compagnie du génie.

Adjudant-chef COLSON, 1^{er} génie : montré depuis le début de la campagne beaucoup d'énergie dans le commandement de sa section et de compétence dans les travaux dont il était chargé. A notamment préparé la destruction d'un pont, le 25 août. A été chargé de la destruction d'une passerelle en présence de l'ennemi. Prend une part active à tous les travaux de nuit.

Adjudant Lieppé, 9^e génie : amputé à la suite d'une mission périlleuse qu'il avait réussi à accomplir.

Adjudant BRU et sergent MASSONI, 2^e génie : le 14 décembre, dirigeant un chantier de mine à l'extrême pointe d'une tranchée soumise à un bombardement si violent que quarante-cinq mètres ont été complètement détruits et que dix hommes y ont été ensevelis ; enselvés eux-mêmes par une explosion, ont dès qu'ils furent dégagés, repris leur poste malgré de nombreuses et graves contusions, et ont dirigé les travaux de déblaiement faits en vue de rechercher les hommes perdus dans les décombres.

Adjudant LALLEMAND, 1^{er} génie : a rendu depuis l'entrée en campagne les plus grands services par son activité et son dévouement.

Adjudant du génie BOUBEAU : a fait preuve d'énergie et de courage comme chef de section dans sa compagnie depuis le commencement de la guerre.

Adjudant QUILLÉT, compagnie 9/3 du génie : s'est fait remarquer en toutes circonstances par son courage, son sang-froid et son dévouement.

Adjudants VINCENT, 2^e génie ; GRAND-VEAU, 5^e génie ; LOI, 7^e génie ; ROUARD, 5^e génie ; JOETS, 2^e génie ; clairon CHEMAN, 2^e génie ; sapeurs BLANCHET, 2^e génie et RIEU, 8^e génie ; adjudants d'administration du génie DIEUZAIDE, Alger ; BURNICHON, Briançon ; POISSONNEAU, Nice ; CAMPOZET, Casablanca.

Caporal LACROUZE, 2^e groupe d'aviation : rencontrant un avion allemand au retour d'une reconnaissance, bien que son passager ne fut armé que d'un revolver, s'est lancé résolument à l'attaque de l'adversaire muni d'une mitrailleuse. Au cours de la lutte, son appareil ayant été atteint dans une partie essentielle qui aurait pu déterminer sa chute, a réussi grâce à son sang-froid et à son adresse, à regagner sans accident le terrain d'aviation.

Sergent aviateur BOULARD : a fait presque journalièrement des reconnaissances et des réglages d'artillerie au-dessus de l'ennemi. Blessé le 31 octobre dans une chute en prenant le départ pour faire une observation d'artillerie avec un avion fatigué ; mis par les suites de son accident dans l'impossibilité de piloter, a demandé à être maintenu à son escadrille comme observateur. Quatre-vingt heures de vols de reconnaissance.

Sergents COURTADE, 1^{er} section de C. O. A. et CARCENAC, 1^{er} section de C. O. A. ; adjudant MONTELS, 1^{er} section de C. O. A. ; adjudant-chef ROQUELAURE, section de C. O. A. (Maroc) ; adjudant PAQUIER, 2^{er} section de C. O. A.

Médecin auxiliaire DEVUNS, 38^e d'infanterie : courage personnel et dévouement professionnel hors de pair sous le feu le plus violent et pendant de longues heures après le combat.

Adjudant BRANCHEREAU, 9^e section de C. O. A. : très bon serviteur, très méritant. S'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son zèle et son dévouement.

Médecin auxiliaire MERCIER, 121^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son dévouement à aller relever les blessés sous le feu de l'ennemi.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Canonnier LEVEQUE, 1^{er} chef d'artillerie : n'a pas hésité à suivre son chef sur les points dangereux où il se portait et à assurer son service dans les conditions les plus périlleuses.

Médecin auxiliaire ROBINEAU, 27^e d'infanterie : a, pendant et après les attaques du 27 septembre, fait relever les blessés sur une zone qu'un bataillon avait dû abandonner; par suite de sa courageuse conduite, tous les blessés ont été relevés.

Médecin auxiliaire DERRIEU, 8^e tirailleurs indigènes : n'a pas hésité à assurer la relève des blessés dans les conditions les plus difficiles; sous un feu d'artillerie et de mousqueterie des plus meurtriers. Depuis le début de la campagne, n'a cessé de faire preuve de zèle, d'abnégation et a montré, en toutes circonstances, un courage et un dévouement dignes de tout éloge.

Médecin auxiliaire PERRIN, 15^e d'infanterie : le 6 octobre, est resté près de deux heures au poste de secours, continuant à soigner les blessés alors que le régiment se retirait. Le 28 octobre, n'a pas hésité à se précipiter vers le poste de secours soumis à un violent bombardement pour y secourir un malade. A été blessé à ce moment. Grande énergie, dévouement à toute épreuve.

Sergent infirmier BERGER, Maroc; adjudant RAPHAEL, 20^e section d'infirmiers; sergeant CRIBIER, et adjudant-chef BARANGER, 22^e section d'infirmiers; sergeant FIEVE, 1^e section d'infirmiers;

Adjudant DURANTON, 16^e section d'infirmiers : au combat du 20 août, au moment de l'évacuation de l'ambulance, évacuation qui a eu lieu dans des circonstances très périlleuses, où plusieurs brancardiers ont été blessés, a, par son sang-froid, ramené un convoi de blessés en bon ordre.

Infirmier MARITAN, 16^e section d'infirmiers : blessé, a continué son service toute la nuit et n'a signalé sa blessure, qui a motivé une hospitalisation immédiate, que le lendemain.

Adjudant BERGERON, 9^e section d'infirmiers : très méritant. S'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son zèle et son dévouement.

Caporal infirmier CORDELLIER, 24^e section d'infirmiers : a été blessé grièvement en pansant en plein jour sur la ligne de feu un adjudant. S'était déjà distingué par son courage à différents combats.

Adjudants CHAIMBAULT, 8^e section d'infirmiers, MAILHES, 18^e section d'infirmiers, et BONTOUX, commis greffier, 1^e conseil de guerre de Paris : figuraient au tableau de concours de 1914. Se sont acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Adjudant GIANSILJ, Maroc; sergeant-major ARMAND, Algérie; sergents-majors CRUCIANI et SEASSAL, Tunis; sergeant-major FOURTANIER, Bougie; sergeant-major COULON, Orléans; sous-agent des pouvoirs AMBRE.

Cavaliers ALLAL BEN TAHAR, MILOUDI BEN DAOOD, 6^e goum marocain : gravement blessés en protégeant leur officier blessé à Kenifra le 12 juin.

Cavalier MOHAMED BEN HAMADI, 6^e goum marocain : gravement blessé au combat du 12 juin à Kenifra.

BOUAZZA OULD EL HAOUARI, service des renseignements de Khemisset : belle conduite au combat du 12 juin où il tua le porte-étendard de la garde du chef indigène Moka ou Hamou le Zaiani et s'empara de son emblème sous une grêle de balles.

Sergent BOUCHET, 37^e d'infanterie coloniale : a fait preuve du plus grand sang-froid et de la plus grande énergie depuis le début de la guerre, en remplaçant avec succès maintes missions périlleuses. A été grièvement blessé de deux balles le 25 octobre au cours d'une reconnaissance contre un ennemi fortement retranché.

Caporal CHRISTY, 35^e d'infanterie coloniale : blessé une première fois le 2 novembre d'une balle au bras, a continué à entraîner son escouade à l'assaut des tranchées allemandes. Arrêté dans son élan par une deuxième balle qui lui brisa l'épaule, est revenu en arrière sans vouloir l'aide de personne, donnant ainsi le plus bel exemple de courage, d'abnégation et de stoïcisme.

Infirmier CHAMBRIN, 35^e d'infanterie coloniale : atteint à l'épaule pendant qu'il pansait un blessé sous un violent bombardement, a continué son service en pansant trois autres blessés dans la tranchée, puis est sorti de celle-ci sous une grêle de balles pour aller porter secours à un homme tombé en avant

et n'a consenti à se laisser soigner lui-même qu'à son retour.

Caporal clairon VASSELON, 5^e d'infanterie coloniale : a contribué avec des camarades à dégager son chef de bataillon entouré par une forte patrouille allemande. A été blessé une première fois le 25 août sur la ligne de feu où il est resté malgré sa blessure. A été blessé une deuxième fois très grièvement au cours d'une mission de liaison qui lui avait été confiée le 8 octobre et qu'il a accomplie jusqu'au bout avec une rare énergie.

Sergent RIBAUD, 37^e d'infanterie coloniale : a montré beaucoup d'allant et d'énergie. A été sérieusement blessé le 15 octobre et a rejoint sur sa demande à peine guéri.

Adjudant-chef BOUCHERAU, 35^e d'infanterie coloniale : a montré beaucoup de décision, de sang-froid et d'à-propos dans l'exécution des travaux dont il avait été chargé. Attaquée à deux reprises dans la nuit du 5 au 6 octobre, a montré beaucoup de présence d'esprit et a réussi à repousser l'ennemi.

Caporal VITUPIED, 43^e d'infanterie coloniale : blessé grièvement à la tête le 8 novembre, a montré, depuis le commencement de la campagne, de l'activité, de l'entrain et un grand courage.

Brancardier KIM, 43^e d'infanterie coloniale : blessé le 21 novembre en se portant bravement, sous un feu intense partant des tranchées ennemis, au secours d'un catnarade blessé.

Soldat LE BIHANNIC, 43^e d'infanterie coloniale : lors d'une contre-attaque pour reprendre une tranchée prise par l'ennemi, s'est offert spontanément pour porter sous un feu violent une charge de mélinite et a accompli cette mission périlleuse avec le plus grand sang-froid.

Sergent LANTONNOIS, 43^e d'infanterie coloniale : blessé très grièvement le 20 août, après avoir fait preuve du plus grand courage et de la plus grande aptitude au commandement. Fut un auxiliaire précieux des officiers pour maintenir la compagnie en ordre sous le feu violent de l'artillerie.

Adjudant SCHNEIDER, 41^e d'infanterie coloniale : n'a cessé de faire preuve en toutes circonstances de sang-froid, d'énergie et de courage. A brillamment commandé au feu un détachement de volontaires chargé d'entraîner nos troupes à l'assaut des lignes ennemis. A été blessé au cours de cette opération et a continué néanmoins à exercer son commandement.

Adjudant-chef TRAINEAU, 42^e d'infanterie coloniale : a été blessé deux fois dans la même journée (28 août). Très belles qualités militaires.

Adjudant CAZANOVA, 24^e d'infanterie coloniale : belle attitude au feu. S'est distingué notamment le 26 septembre où il a conduit sa section à l'assaut des tranchées allemandes et y a fait plus de 50 prisonniers.

Adjudant GYURECH, 3^e d'infanterie coloniale : s'est très bien conduit depuis le début de la campagne. Blessé le 22 août, a brillamment conduit, le 30 octobre, une reconnaissance qui a mis en fuite un petit poste allemand.

Adjudant CECCALDI, 4^e d'infanterie coloniale : très bon sous-officier. Mérite la médaille militaire aussi bien par sa grande ancienneté de services que par sa belle conduite depuis le début de la campagne.

Adjudant-chef PELOU, 3^e d'infanterie coloniale : a fait preuve de la plus belle bravoure depuis le début de la campagne, notamment le 26 septembre où il a été blessé et le 12 novembre où il a rapporté sous le feu de l'ennemi le corps d'un sergeant tombé au champ d'honneur.

Soldat BLANDEAU, 3^e d'infanterie coloniale : très belle conduite au feu. En particulier n'a cessé d'assurer le 26 septembre, sous une grêle de balles la liaison entre sa compagnie et les troupes voisines faisant l'admiration de tous par son calme et son courage.

Soldats DENCAUSSE et BERTRAND, 24^e d'infanterie coloniale : au cours du combat du 26 septembre faisant partie d'un détachement qui a emporté d'assaut une

tranchée ennemie, et ont coopéré à la prise d'un drapeau allemand.

Adjudant GUIRAUD, 4^e d'infanterie coloniale : belles qualités de commandement et de bravoure sur le champ de bataille. Le 6 septembre, n'ayant pas été touché par l'ordre de repli, a réussi à se faire jour à travers les lignes ennemis et à ramener la moitié de sa section.

Adjudant PETIT, 21^e d'infanterie coloniale : après avoir remplacé son lieutenant blessé, a rallié sa section et a tenu avec elle sous un feu violent qui n'a pas duré moins de cinq heures.

Adjudant DUFRAURE, 3^e bataillon de tirailleurs sénégalais : le 27 octobre, alors que des quantités d'obus s'abattaient sur les tranchées où il fut contusionné à la tête, par son sang-froid et son autorité maintint les tirailleurs de sa section dans les tranchées et à leur poste. Le 7 novembre, alors qu'il était à son poste de combat, fut blessé à la tête par un éclat d'obus.

Sergent fourrier SERRIER, 2^e bataillon de tirailleurs sénégalais : a été gravement blessé, le 2 novembre, à l'attaque de nuit des tranchées allemandes. Fit preuve en la circonsistance d'un zèle et d'un courage au-dessus de tout éloge. Enlevant ses hommes sous un feu extrêmement violent à 20 mètres des tranchées allemandes, il leur fit franchir d'un bond le terrain qui les séparait du réseau de fils de fer, les poussant à la baionnette sur l'ennemi.

Sergent ALLAROUSSE, 3^e bataillon de tirailleurs sénégalais : a fait preuve du plus grand courage en se portant au secours, sous une violente rafale d'obus, de deux camarades enselvés après la chute d'un obus de gros calibre dans la tranchée. A été blessé grièvement le 10 novembre.

Caporal KALIFOU, 2^e bataillon de tirailleurs sénégalais : s'est particulièrement distingué le 2 novembre, au cours de l'attaque exécutée par le bataillon sur le flanc gauche des Allemands sous un feu violent d'artillerie, d'infanterie et de mitrailleuses à travers un terrain coupé de canaux larges et profonds qu'il lui a fallu, à plusieurs reprises, traverser à la nage, à constamment poussé de l'avant, donnant à ses hommes le plus bel exemple de courage et d'entrain.

Soldat MAMADOU OULARE, 2^e bataillon de tirailleurs sénégalais : s'est particulièrement distingué au cours des journées des 2 et 3 novembre, pendant les attaques exécutées sur le flanc gauche de l'ennemi.

Chefs armurier LE VENEC, 9^e d'infanterie coloniale ; **BOUTIN**, 5^e d'infanterie coloniale, et **ENRICO**, 10^e d'infanterie coloniale ; **sergent MACAIRE**, 21^e d'infanterie coloniale ; **sous-chef armurier ROUBY**, 3^e d'infanterie coloniale ; **soldats POUGEUX** et **BARRAUD**, 9^e d'infanterie coloniale ; **POCHOT**, 11^e d'infanterie coloniale ; **RAMILLO**, bataillon d'infanterie coloniale d'Emyrne ; **adjudant-chef SCHMIDT**, rég. annaine ; **caporal clairon ROLLET**, 3^e tirailleurs tonkinois ; **sergent d'infanterie coloniale SACRIPANTI**, adjudants **FAVRE**, 1^e tirailleurs tonkinois ; **GABILLARD**, 4^e tirailleurs tonkinois ; **sergent SATURNI**, rég. du Tchad ; **sergent HURTES**, tirailleurs malgaches ; **adjudant CRAMPE**, rég. du Tchad ; **adjudant-chef BIERNE**, 9^e d'infanterie coloniale ; **adjudant-chef CODACCIONI**, 1^e tirailleurs sénégalais ; **sergent REIGNER**, tirailleurs malgaches ; **sergent-major LA BORDE**, 3^e tirailleurs sénégalais ; **adjudant CONSTANTINI**, 2^e tirailleurs tonkinois ; **sergent-major SERFATI**, 1^e d'infanterie coloniale ; **adjudant RAGONNAUD**, Haut-Oubanghi-Chari ; **adjudant BUISSON**, rég. du Gabon ; **adjudant SCHEIER**, 2^e tirailleurs tonkinois ; **adjudant SAMBA DIALLO**, rég. du Tchad ; **sergent DIOUMÉ SIDIBIÉ**, 3^e tirailleurs sénégalais ; **soldat N'GAYE DIENG**, 1^e tirailleurs sénégalais ; **adjudants DE MARTRES**, **MORANGE** et **ROUVILLE** ; **sergents DAURIAT** et **STRAPPE**. **Chef artificier LAURENT**, artillerie coloniale : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Le Gérant: G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.